

NAZ.

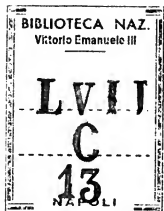
le III

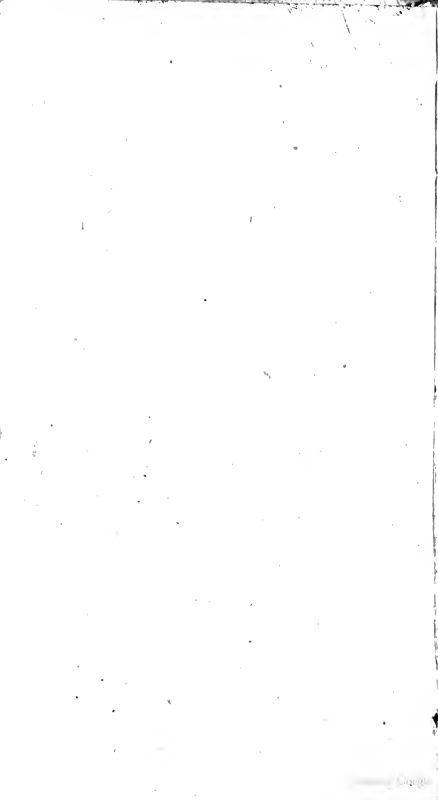
I

LVII.

C.

13.





HISTOIRE 7

D E

MARGUERITE D'ANJOU,

REINE D'ANGLETERRE,

Par M. l'Abbé PRÉVOST,

Aumônier de Son Altesse Ser.
Monseigneur le Prince de Conty.

QUATRIÈME PARTIE.



A AMSTERDAM;

Chez FRANÇOIS DESBORDES;
vis-à-vis la Bourse,

M. D. CC. XL.






HISTOIRE

DE

MARGUERITE D'ANJOU

LIVRE QUATRIEME.


 DOUARD n'attendit point qu'on vint le défier dans ses Murs. Il comprit que tout le tems qu'il laisseroit au Comte pour grossir son Armée étoit autant d'avantage qu'il accordoit contre lui ; & satisfait de la sienne , qui s'étoit extrêmement fortifiée pendant vingt - quatre heures qu'il avoit passées à Londres , il n'eut pas plutôt appris que l'Ennemi avoit parû à S. Albans qu'il partit avec cinquante mille hommes pour lui épargner la moitié du chemin. Ainsi les deux Armées se chercherent avec une égale ardeur. Edouard

IV. Partie.

A

n'osant confier à Personne la garde de Henri , l'avoit tiré de la Tour pour le faire conduire sous ses yeux , & si ce fut un motif de courage pour ses Troupes , c'en fut un de fureur pour tous les Partisans de la maison de Lancastre. On se rencontra près de Barnet , le 14. d'Avril de l'année 1471 ; jour terrible où le Ciel avoit marqué la décision d'un si grand différend ! Chacun se traitant de rébelle , on n'espéroit point de quartier après avoir été vaincu ; & tant de haine , comme accumulée entre les deux Partis , ne fesoit attendre à personne ni pitié ni ménagement.

Comme la relation de cette célèbre Journée consiste dans un petit nombre de faits simples & précis , il y a peu de différence entre les Historiens sur les circonstances. Soit qu'ils n'aient fait que se copier les uns les autres , soit qu'ils aient écrit sur des Mémoires d'une fidélité égale , ils employent jusqu'aux mêmes termes , & l'on n'est point embarrassé ici par la variété des témoignages. La Bataille de Barnet commença au lever de

l'aurore , & dura jusqu'à midi. On n'a peut-être jamais vû deux Armées combattre avec plus de valeur & d'obstination. Celle du Comte de Warwic , quoi qu'inférieure en nombre , commença l'attaque , & son premier choc fut si impétueux que le Comte se flatta d'abord de la victoire , sur-tout lorsqu'ayant détaché quelques Escadrons de sa troisième ligne pour redoubler la première charge , il eut fait perdre tant de terrain aux Ennemis qu'il en vit fuir un grand nombre à toute bride. Mais Edouard , qui entendoit mieux la Guerre que le Gouvernement , fit avancer aussitôt son corps de réserve , & prenant l'Armée du Comte en flanc , il la mit à son tour dans un désordre qui changea la face du combat. Il fut difficile au Comte de former assez tôt un détachement pour l'opposer à une attaque si pressante. Le Comte d'Oxford , qui avoit poussé les Troupes d'Edouard , fit volte - face pour suppléer à ce défaut ; mais cette précaution qui pouvoit servir à réparer le mal , en devint un plus grand que celui

qu'elle devoit arrêter. Le Comte portoit sur ses armes une Etoile avec des Rayons , ce qui leur donnoit beaucoup de ressemblance avec celles d'Edouard , dont la devise étoit un Soleil. Un brouillard qui se leva pendant la mêlée n'ayant point permis aux Troupes de Warwick de remarquer cette différence, elles y furent si malheureusement trompées , qu'au lieu de recevoir le secours du Comte elles le chargèrent brusquement. La confusion qui suivit de cette méprise , favorisa tellement Edouard qu'il continua de les pousser avec une nouvelle furie. Envain le Comte de Warwic , qui s'apperçut d'une si fatale erreur , employa-t-il la main & la voix pour faire ouvrir les yeux à ses gens. Les uns se croyant trahis par leur propre parti, fuyoient vers Edouard. D'autres qui voyoient prendre à ceux-ci la fuite , s'imaginoient qu'Edouard les attaquoit par derrière , & se précipitoient comme eux dans les armes de leurs Ennemis. Enfin Warwic , entraîné par le désespoir d'une si malheureuse aventure , se jeta dans la mêlée la plus épaisse ,

autant pour arrêter ses Soldats aveuglés , que pour les vanger par les ruisseaux de sang. Il étoit à pieds , contrel'usage qu'il avoit toujours observé dans les combats. Toute sa valeur ne l'empêcha point de succomber au nombre. Il tomba percé de coups. Montaigu , son frere , s'étant jetté après lui pour le dégager , périt presque au même moment. Le reste de l'action ne fut plus qu'un carnage effroyable. Edouard , quoi qu'assuré de la victoire après la mort des deux Chefs , renouvela l'ordre qu'il avoit donné en commençant , de ne faire grace à personne. Son espérance étoit qu'il n'échapperoit aucun des Généraux ; mais le Comte d'Oxford & le Duc de Somerset s'ouvrirent un passage au travers des Bataillons les plus épais. Le Duc d'Excester , qui les suivoit avec la même valeur , fut arrêté d'un coup de Lance , qui le fit laisser pour mort sur le champ de Bataille. Cependant , après y avoir demeuré jusqu'au coucher du Soleil , la fraîcheur de la nuit servit à lui faire rappeler ses esprits , & il fut assez heureux pour se sau-

ver à la faveur des ténébres.

Après une victoire si éclatante ,
 Edouard n'eut plus besoin de pré-
 cautions pour retourner à Londres.
 Les restes dispersés de ses Enne-
 mis n'osèrent se montrer sur sa route.
 Il fut reçu dans la Capitale avec des
 acclamations , qui venoient moins
 de l'intérêt qu'on prenoit à son
 triomphe , que de la joye qu'on
 avoit de se voir délivré d'une crainte
 dont tout le monde étoit également
 saisi. A quel châtimens ne devoit-
 on pas s'attendre si le Comte de
 Warwick étoit revenu vainqueur ?
 Le corps de ce Héros infortuné
 fut exposé pendant deux jours dans
 l'Eglise de S. Paul. Edouard pen-
 soit moins à vérifier sa mort , dont
 il ne pouvoit rester de doute à per-
 sonne , qu'à découvrir les disposi-
 tions du Peuple dans les témoigna-
 ges de douleur ou de joie qu'il don-
 neroit à ce spectacle. Mais il eut
 la mortification de voir les senti-
 mens publics s'exprimer d'une ma-
 niere fort éloignée de son attente.
 Un morne silence , signe extraordi-
 naire de pitié & d'admiration dans
 le concours d'une prodigieuse mul-

itude qui ne s'éloigna point de S. Paul pendant ces deux jours , lui fit comprendre à quel degré d'estime le Comte de Warwick étoit dans toute la Nation. Il en ressentit un chagrin si vif , qu'il abrégéa le tems qu'il avoit fixé lui-même , & qu'il se hâta de faire transporter le corps à l'Abbaye de *Bisham* , ancienne sépulture de la maison du Comte.

Henri fut reconduit à la Tour , & le voyage qu'il avoit fait ne pouvoit passer pour une interruption dans son sort , puisqu'il n'étoit point sorti de la voiture où on l'avoit fait entrer en quittant sa prison. Il demanda des nouvelles de la Reine & du Prince. On eut la dureté de lui répondre brusquement par l'ordre d'Edouard , qu'il ne restoit personne de sa Maison ni de son parti , & que la vie qu'on lui laissoit encore étoit un bienfait du Vainqueur. C'eut été la lui rendre plus insupportable que la mort , s'il eut été capable de sentir toute son infortune.

La Reine vivoit néanmoins ; mais elle n'avoit plus d'autre azile que les bras de son fils. Sa douleur en apprenant la déroute entière de son

Armée & la mort du Comte , avoit été jusqu'à faire craindre qu'elle ne se délivrât de tant de maux par quelque violence. Il avoit fallu toute la tendresse & tout l'ascendant d'un fils si cher , pour la faire consentir à vivre. Elle s'étoit laissée conduire à Beaulieu , Monastere de l'Ordre de Cîteaux , dans la Province de *Ham* , où le Prince de Galles avoit pris la résolution d'attendre s'il ne se rassembleroit point autour de lui quelque débris de ses Troupes. Il la consola par sa fermeté & son courage , car c'étoit pour lui seul qu'elle trembloit. Envain le pressa-t'elle de profiter du voisinage de la Mer pour se mettre à couvert en France. Ce jeune Prince , dont les grandes qualités se développoient de jour en jour , sentit qu'après la mort du Comte , c'étoit sur lui seul que tomboit le soin de ses propres destinées , & de la fortune de sa Maison. Les larmes d'une mere & d'une épouse ne purent lui persuader que l'honneur lui permit d'abandonner toutes ses espérances.

Cependant les Comtes de Pembrooc & d'Oxford , qui se ren-

dirent bien-tôt près de lui , paroissent persuadés comme la Reine , que dans la consternation générale de tous ses amis , il n'avoit point à choisir d'autre parti que de céder pour quelque tems au Vainqueur , & d'aller jeter en France les fondemens d'une nouvelle entreprise. Cet avis , qui étoit sans doute le moins dangereux , auroit prévalu sur toutes les résolutions du Prince , si le Duc de Somerset ne fut arrivé pour le détruire par quantité de raisonnemens spécieux. C'étoit lui qui sembloit appelé à succéder au Comte de Warvvick dans la défense de la Maison de Lancastre , & l'on n'a pas douté que cette vûe n'eût été le principal motif de tous ses conseils. Il représenta au Prince & à la Reine que s'il y avoit quelque chose à espérer de l'affection du Peuple , c'étoit dans la chaleur où il étoit encore , & avant que le tumulte des armes fût entièrement apaisé. Tant de Provinces où la guerre ne s'étoit pas fait sentir , offroient non seulement un azile au Prince , mais de nombreuses Armées que son seul nom

ne manqueroit pas de former tout d'un coup. La Reine en devoit-elle douter , elle qui avoit relevé tant de fois la fortune de son Mari d'un état beaucoup plus désespéré , & qui avoit fait valoir si heureusement le nom de son Fils dans les premières années de son enfance ? La Province de Galles , celles de Sommerfet & de Cornouailles étoient remplies de Lancastriens dont on n'avoit point encore mis le zèle à l'épreuve. Il s'engageoit à lever par son seul credit vingt mille Hommes dans celle dont il portoit le nom , & il ne demandoit au Prince que de s'avancer avec lui jusqu'à la Frontiere pour admirer l'impression qu'il y feroit par sa présence. Retourner en France , c'étoit se rendre méprisable non seulement à toute sa Nation , qui ne reviendrait jamais de l'opinion qu'elle prendroit de sa timidité , mais aux François mêmes dont il iroit implorer la protection , & qui dans leurs idées de courage & d'honneur ne manqueroient pas de l'en juger indigne.

Ces raisons , en augmentant l'ardeur du jeune Prince , firent honte

à ceux qui avoient été d'un avis moins téméraire. Le résultat du Conseil , fut d'envoyer d'avance une partie des Seigneurs dans les Provinces dont l'on espéroit le plus prompt secours , tandis que la Reine & le Prince se rendroient avec le petit nombre de Troupes qui restoit autour d'eux , dans quelque Place de Sommerfet-Shire ou du Pays de Galles , où l'on marqueroit le quartier d'assemblée. Après bien des délibérations , on se détermina pour Gloucester. Les Comtes de Pembroock & d'Oxford furent chargés de disposer cette Ville à recevoir le Prince. Mais un incident fâcheux qui arriva le lendemain de son départ , mit sa vie dans le dernier péril , du côté où l'on ne voyoit ni trahison ni violence à redouter.

Edouard n'ignoroit pas que la Reine étoit dans le Comté de Dorset , & loin de la regarder comme une Ennemie méprisable , il frémissait , en se rappelant son esprit & son courage , qu'elle fut échappée aux mêmes artifices qui l'avoient fait triompher de son Mari & du Comte de Warwick. Son premier

soin , en arrivant à Londres , avoit été de faire marcher un détachement considérable vers Dorchester. Il sçavoit qu'elle ne s'étoit point réservé d'autres Troupes que sa Garde. Le Lord Stanley qu'il avoit choisi pour l'enlever , avoit ordre d'employer moins la force que la ruse ; & s'attendant en effet qu'après la perte de son Armée , elle penseroit plutôt à fuir qu'à résister , s'il étoit parti avec quelque crainte , c'étoit qu'elle n'eut déjà gagné la mer pour se hâter de passer en France. Il ne s'étoit occupé pendant la route que de l'espérance de la prévenir ; mais apprenant à Dorchester qu'elle s'étoit réfugiée dans l'Abbaye de Beaulieu , il regarda sa Commission comme une entreprise aisée. L'opinion qu'il en eut lui parut bien plus certaine , lorsqu'en approchant de Beaulieu il fut informé qu'environ douze cens Hommes , qui s'y étoient rassemblés sous le Duc de Somerset , en étoient partis la veille ; & comme la Reine avoit pris quelques mesures pour cacher le départ du Prince & le sien , jusqu'à laisser la Princesse de Galles à Beaulieu avec

une partie de ses Gardes , il ne douta point dans la confiance où il étoit d'y trouver la mere & le fils , que son expédition n'eut un succès infaillible. La Reine étoit partie de Londres avec quatre cens Hommes pour sa Garde ; & quoiqu'elle n'en eut laissé que deux cens à Beaulieu , Stanley qui raisonna sur la supposition qu'elle y étoit elle-même avec toute sa suite , jugea que mille Hommes de son détachement suffisoient pour forcer le Monastere. Comme une entreprise de cette nature paroissoit dépendre de la diligence & du secret , il s'arrêta vers la fin du jour à deux milles de Beaulieu , & se mettant lui-même à la tête de mille Cavaliers , il s'approcha de l'Abbaye par une marche fort légère.

Heureusement la Reine & son fils avoient eu à Dorcester deux Amis assez éclairés pour pénétrer le dessein des Troupes d'Edouard , & assez fidèles pour se hâter de leur en donner avis. Ils ne les avoient point trouvés à Beaulieu , mais la vitesse de deux Hommes à cheval surpassant beaucoup celle d'un Corps de Troupes , ils avoient eu le tems de

les joindre & de les avertir qu'ils étoient poursuivis. Le jeune Prince qui se voyoit deux journées d'avance , fut peu allarmé pour la Reine & pour lui. Toute sa crainte se réunit sur son Epouse. On l'avoit laissée à Beaulieu dans un tems où l'on se croyoit sûr qu'Edouard n'avoit point de Troupes dans la Province , & ne doutant point que toute l'attention de la Cour de Londres ne se tournât bientôt vers le lieu où elle apprendroit que Marguerite se feroit arrêtée avec son fils , on s'étoit flaté avec raison , qu'après avoir servi à favoriser leur marche , la Princesse les rejoindroit d'autant plus facilement , qu'Edouard cesseroit d'avoir les yeux ouverts sur la Province de Ham.

Dans son premier mouvement , le Prince de Galles fut prêt à retourner sur ses pas avec les douze cens Hommes de Sommerfet. Cependant lors qu'on lui eut représenté que le détachement de Stanley étant de huit mille Hommes , il n'y avoit rien à espérer de la valeur avec tant d'inégalité , il prit une autre résolution , où il entroit peut-être encore

plus d'imprudence , mais qui ne fut combattue de personne , par le soin qu'il prit de la déguiser même à sa Mere. Ce fut de choisir quatre Seigneurs des plus résolus de sa suite , & de partir avec eux pour gagner par l'adresse & la diligence ce qu'il ne pouvoit se promettre par la force. En mesurant la marche de l'Ennemi , sur le rapport des deux Courriers de Dorchester , il avoit conçu qu'avec la vîtesse qu'il vouloit donner à sa course , il pouvoit arriver à Beaulieu avant Stanley , enlever la Princesse , & se sauver avec elle à la faveur des bois & des ténébres. Il n'y avoit que le succès qui pût justifier cette témérité. La Reine tomba dans une mortelle frayeur en apprenant l'évasion précipitée de son fils. Rien n'auroit été capable de la retenir elle-même , si le Duc de Somerset ne l'eut rassurée par le fond qu'elle devoit faire sur la prudence & l'attachement du Grand Prieur , que le Prince avoit pris pour un de ses Associés. Elle voulut du moins qu'à toutes sortes de risques le Duc s'avancât lui même vers Beaulieu pour favoriser son retour ; & le tems

qu'elle fut obligée de passer à l'attendre , fut pour elle un supplice inexprimable.

Le Prince arriva sans péril à Beaulieu ; il entra dans le Monastere , d'où il envoya quelques Gardes de la Reine à la découverte. C'étoit le soir qui précédoit la même nuit où Stanley avoit remis l'exécution de son dessein. Mais le Prince qui n'attendoit que les ténébres pour se mettre en marche avec la Princesse , partit , au même moment peut-être que Stanley commençoit la sienne avec ses milles Cavaliers. La fidélité qu'on eut dans l'Abbaye de répondre que la Reine étoit en marche depuis deux jours , fit perdre à ses Ennemis le desir de la poursuivre. Outre l'avance qu'elle avoit gagnée sur eux , ils demeuroient incertains de la route qu'elle avoit choisie. Stanley se consola de cette mortification par une grosse contribution qu'il imposa au Monastere de Beaulieu à titre de châtiment.

Le Comte de Devonshire , & Venloc , deux Seigneurs qui étoient demeurés fidèles à la Reine après avoir quitté le Parti d'E-

douard , proposerent de s'arrêter à *Bath*, en attendant qu'on se fut assuré de la disposition de Gloucester. Outre la situation du lieu , qui le rendoit capable d'une longue défense , on y pouvoit attendre les levées des Provinces de Cournouailles & de Sommerfet avant que de s'engager dans le Pays de Galles. Les Habitans de cette Ville reçurent la Reine & le Prince avec des témoignages d'affection , qui releverent un peu leurs espérances. Mais elles furent augmentées par la promptitude avec laquelle ils virent arriver auprès d'eux , non-seulement les nouvelles Troupes qu'ils faisoient lever dans les Provinces voisines , mais encore tous les restes de l'Armée du Comte de Warwick, qui, après avoir erré plusieurs jours par bandes & par pelotons , marquerent par des transports la joye qu'ils avoient de retrouver dans le Prince leur Chef & leur Maître. Tous les Historiens admirent qu'en moins de quinze jours , qui s'étoient à peine écoulés depuis la Bataille de Barnet , les Seigneurs du Parti de la Reine eussent pû lui composer une puissante Ar-

eut en même tems de ses nouveaux préparatifs , il se mit à la tête de toutes ses Troupes , pour l'accabler avant que le Comte de Pembroock pût la rejoindre avec les secours du Pays de Galles. Quelque diligence qu'on eût apportée à la servir , elle étoit encore bien éloignée de se trouver aussi forte que le Roi. D'ailleurs elle manquoit d'armes & de munitions. Les Seigneurs lui conseillèrent d'abandonner Bath , & de gagner le Pays de Galles , qui lui donneroit, par sa situation, la facilité d'éviter pendant quelque tems le combat. Il n'étoit question que de passer la Saverne avant que le Roi se fût approché. Gloucester , qui étoit sur la route , devoit favoriser son passage. On partit dans cette attente. Mais après les promesses qu'on avoit tirées de Gloucester , on fut extrêmement surpris de s'en voir fermer les Portes. Le bruit de la marche du Roi avoit fait changer d'inclination aux Habitans. Avec si peu de tems pour s'ouvrir un passage par la force , il fallut gagner celui de Teukelsbury. Edouard les suivit de si près , qu'en arrivant dans

mée. Si l'on en cherchoit la cause ; il faudroit l'attribuer sans doute à l'incertitude où tous les Partisans de la Maison de Lancastre étoient encore de la conduite qu'Edouard tiendrait à l'égard des Vaincus. La plupart s'attendant moins à la clémence qu'à la rigueur , aimoient mieux hazarder leur vie dans un nouveau Combat , que de s'exposer à des châtimens honteux ou cruels , tels que les exemples passés les faisoient craindre du Vainqueur.

En effet , la rigueur avec laquelle il commençoit à poursuivre tous ceux dont la soumission lui paroissoit trop lente , étoit capable d'effrayer encore plus ceux à qui il avoit quelque offense particulière à reprocher. Ayant fait publier une Proclamation dans laquelle il établissoit son droit à la Couronne , il y déclaroit Traîtres & Rébelles un grand nombre de Seigneurs qu'il supposoit à la suite de la Reine ou employés à son service dans quelque autre lieu. Il ne l'exceptoit pas elle-même de ce titre odieux , ni de la punition qu'il dénonçoit à ses Ennemis. Sur la nouvelle qu'il re-

cette Ville , ils mirent en délibération s'ils commenceroient à passer la Riviere , au risque de le voir tomber sur leur Arriere-Garde , ou s'ils se retrancheroient dans le Parc qui joignoit la Ville , pour y attendre les Troupes du Comte de Pembroke.

Dans la nécessité inévitable de s'attacher à l'un de ces deux Partis , la Reine , qui ne pensoit qu'à mettre la vie de son fils à couvert, étoit d'avis de passer. La plupart des Seigneurs embrasserent son opinion , & s'il en falloit juger par le succès , c'étoit s'attacher au meilleur des deux sentimens. Mais celui du Duc de Somerset fut de ne pas se deshonorer par une retraite qu'il traita de honteuse. Il représenta que sans compter la ruine infaillible de l'Arriere-Garde , une fuite si précipitée , à la vûe de l'Ennemi , alloit décourager tous ceux qui panchoient encore pour la Maison de Lancastre ; que le desavantage du nombre pouvoit être réparé par de bons retranchemens , dont on tiroit encore cette utilité que rendant la Reine Maîtresse de la Riviere , elle

feroit toujours en état de recevoir par cette voie le Comte de Pembroock. Cet avis l'emporta malgré elle. Mais quoiqu'on ne puisse douter que dans les circonstances du tems & du lieu ce ne fût le seul qu'il y eut à suivre, il demandoit d'être soutenu par d'autres mesures de prudence, sans lesquelles il ne pouvoit être que funeste.

Aussi-tôt qu'on s'y fut arrêté, on attacha les Travailleurs au Parc, pour y faire un profond retranchement; & l'ouvrage fut poussé avec tant d'ardeur, qu'ayant commencé à l'entrée de la nuit, il fut achevé au jour. Edouard, qui s'étoit campé à peu de distance de la Ville, s'approcha pour le reconnoître. Il le trouva si bien conduit, qu'ayant à craindre également que la continuation du travail ne le rendit impénétrable, & que le Comte de Pembrooc n'arrivât assez-tôt pour prévenir son attaque, il rangea aussitôt son Armée en bataille sur deux lignes; c'étoit assez pour faire comprendre au Duc de Somerset à quoi il devoit s'attendre. Il disposa lui-même son Armée en trois Corps

derrière les Retranchemens. Il donna la conduite de l'un au Comte de Devonshire , & l'autre au Chevalier Venlock , en se réservant le plus avancé , pour soutenir le premier choc ; & le Prince de Galles , qui déféroit le Commandement à son expérience , voulut être à son côté pour partager le péril avec lui.

Il ne manquoit aucune qualité militaire au Duc de Somerset ; mais il avoit en tête un Ennemi dont le principal mérite étoit d'entendre admirablement la Guerre. Edouard avoit été élevé depuis son enfance au milieu des Armes , & ce qu'il y avoit de plus admirable dans son caractère , étoit d'avoir su réunir à cette humeur martiale une passion déordonnée pour les plaisirs des sens , qui le rendoit aussi effeminé pendant la paix , qu'il paroissoit dur & infatigable dans les exercices de la Guerre. Son premier coup d'œil étoit sûr pour juger de la foiblesse , ou des forces d'un Ennemi , & toutes les ruses militaires lui étoient si familières qu'il pénétoit tout d'un coup ce qu'il avoit à craindre de l'artifice. C'est même une supériorité que

tous les Historiens lui donnent sur le Comte de Warwick , qui dans ses idées de grandeur d'ame & de valeur héroïque , s'arrêtoit aussi peu à découvrir les stratagèmes de ses Ennemis qu'il dédaignoit d'en employer , & méprisoit tous les avantages qu'il ne devoit point à la force ouverte. J'appuierois moins sur le mérite d'un Prince dont mon sujet ne me porte point à faire l'Eloge , si cette pénétration même que je lui attribue ne servoit à justifier les plus braves Défenseurs de-la Reine , en dissipant les soupçons dont quelques Historiens ont noirci leur fidélité. Edouard avoit observé dans les Retranchemens de ses Ennemis une ouverture qui ne lui parut pas ménagée sans dessein , & rendant justice à l'habilité du Duc de Somerset , il ne douta point que ce ne fut une voie qu'il s'étoit préparée pour le poursuivre , en supposant qu'il repoussât heureusement la première attaque. Il se promit de faire tourner la ruse contre lui-même ; le Duc de Gloucester qui commandoit sa seconde ligne , eut ordre de s'avancer de ce côté-là , & d'attaquer

d'abord le Retranchement avec la dernière furie , mais de mollir ensuite par degrés , jusqu'à feindre d'être entièrement rebuté. Edouard s'étant posté derrière lui à quelque distance , demeura tranquillement témoin de l'assaut. Son frere n'eut pas plutôt feint de reculer , que le Duc se précipitant sur lui par l'ouverture , le força de tourner sérieusement le dos ; & peut-être l'artifice d'Edouard auroit-il été funeste pour sa propre ligne , si Venlock eut été aussi prompt que Somerset à sortir avec son Corps de Troupes. Mais celles du Duc de Gloucester s'étant ouvertes en fuyant , suivant l'ordre qu'elles en avoient reçu , laisserent voir à l'Ennemi , Edouard , qui s'avançoit en bon ordre pour le recevoir. Faisant même un demi cercle pour retourner aussi-tôt à la charge , elles paroissoient prêtes de deux côtés à prendre le Duc en flanc , & rien ne l'auroit sauvé d'une attaque si habilement partagée. Il conçut tout d'un coup qu'il s'étoit livré avec imprudence. Le désespoir qu'il en eut lui fit même soupçonner Venlock de l'avoir tra-

li. Il ne pensa qu'à faire volte-face pour regagner le Camp. Mais la diligence de L'ennemi égalant la sienne , il ne put empêcher que les Gens du Duc de Gloucester , qui , par le tour qu'ils avoient fait , se trouvoient presque aussi avancés que lui sur les aîles , n'arrivassent assez-tôt à l'ouverture du retranchement pour charger sa queue , & n'entraissent impétueusement après lui. Ce fut dans la fureur dont il fut transporté à cette vûe , que s'approchant impétueusement de Venlock , il lui fendit la tête d'un coup de sa hâche d'armes. Le secret de la trahison fut étouffé dans le sang du Perfide; mais si elle étoit réelle , l'effet en fut si terrible qu'il devint impossible à la prudence de Sommerfet & à la valeur du Prince de Galles d'y apporter le moindre remède. Le Duc de Gloucester , qui croyoit avoir à réparer la fausse opinion qu'on avoit pû prendre de sa fuite , faisoit un carnage incroyable dans le Camp ; & la vûe d'Edouard , qui n'étoit plus qu'à deux pas de l'ouverture , acheva d'ôter le courage à Ceux qui s'efforçoient encore de se

defendre. Le retranchement , qui n'avoit été fait que pour leur conservation , fut un obstacle cruel pour les empêcher de se sauver par la fuite. Bientôt ils jetterent leurs Armes , pour attendre a genoux le coup de la mort ou la grace du Vainqueur. On auroit eu peine à retenir la Reine , qui vouloit se précipiter dans la mêlée ou elle voyoit combattre son fils ; mais un profond évanouissement , qui suivit bientôt de si mortelles agitations , donna le tems à quelques Domestiques de la mettre sur un chariot. Etant sortis heureusement par une des portes du Parc , ils la transporterent dans cet état a quelques milles de Teukelsbury , dans un monastere dont les Historiens ne nous ont pas laissé le nom.

Il falloit des miracles pour dégager le Prince de Galles & le Duc de Sommerfet ; mais le Ciel ne leur en réservoir pas. Le Duc de Gloucester s'étoit attaché autour d'eux avec ses meilleures Troupes. Après s'être long-tems défendus avec une valeur qui fit l'admiration de leurs Ennemis , ils furent pris les Armes à la main ; & l'on remarqua que celui

qui se saisit du Prince , prit le moment où s'étant élançé sur un des Combattans , qu'il renversa d'un coup mortel , il ne put retirer le bras assez vite pour empêcher qu'on ne le désarmât. Cette observation donne l'idée d'un combat bien opiniâtre & bien ferré ; mais elle ne blesse aucune vraisemblance , dans un tems où les Armes à feu avoient encore peu de part aux mêlées les plus sanglantes , & où les coups les plus terribles étoient ceux de la Hache d'Armes & de l'Epée.

Edouard , qui avoit tant de fois ordonné dans les Batailles qu'on ne fit grace à personne , arrêta le carnage aussitôt qu'il eut appris que le Prince & le Duc de Somerset étoient prisonniers. Il dédaigna même de faire arrêter une multitude de malheureux , qui attendoient encore leur sentence à genoux. La plupart des Seigneurs avoient eu le même sort que le Prince & le Duc , à la réserve du Comte de Devonshire & du Lord Beaufort , qui perdirent la vie en se défendant.

Une victoire si complète , suivie de la captivité du Prince & de ses

principaux Partisans , assuroit à Edouard la possession de la Couronne & tous les avantages qu'on lui avoit disputés. La Reine même ne pouvoit lui échapper. Quel besoin avoit-il d'ensanglanter son triomphe ? Ceux qui ont prétendu justifier sa cruauté , soutiennent que s'il étoit tombé entre les mains de la Reine , soit à Barnet soit à Teukelsburi , il ne devoit s'attendre qu'à périr sur un échaffaut ; & l'intérêt de sa sûreté sembloit l'autoriser à faire subir à ses Ennemis le traitement qu'il n'auroit pas manqué d'en recevoir. Mais s'il se croyoit aussi sûr de ses droits qu'il l'étoit désormais de l'emporter par la force , que ne remettoit-il sa vengeance à l'autorité du Parlement , & que ne se couvroit-il du moins des formes de la justice pour déguiser la noirceur de ses ressentimens ? Les passions violentes ne se reposent pas volontiers de leur satisfaction sur autrui , & c'est le caractère particulier de la haine , de se plaire à la vûe du sang qu'elle verse de ses propres mains.

A peine Edouard eut-il donné ses ordres pour la disposition des

circonstances , qu'il se fit amener le Prince de Galles , dans un Pavillon du Parc , où il étoit avec les Ducs de Clarence & de Gloucester , le Lord Hastings & le Marquis de Dorset. Les Gardes qu'on avoit donnés d'abord au jeune Prince , ne lui avoient point refusé la douceur d'embrasser son Epouse. Elle s'étoit obstinée à demeurer dans le Camp , après la retraite de la Reine , & voyant son Mari Prisonnier , elle s'étoit du moins rassurée pour sa vie , qui lui avoit causé des frayeurs mortelles pendant le combat. Toute la crainte qui pouvoit lui rester étoit de le voir arracher aussi-tôt de ses bras , pour être condamné comme le Roi son Pere aux horreurs d'une Prison perpétuelle. Mais dans cette attente même elle trouvoit de la consolation à penser qu'il lui seroit permis d'y passer avec lui le reste de ses jours , & cette idée la soutint encore , en le quittant. Edouard le voyant paroître , se leva brusquement , & s'approchant de lui avec une espèce d'impatience , il lui demanda d'un ton impérieux ce qu'il étoit venu faire dans ses

Etats. Le Prince , sans marquer la moindre émotion , lui répondit avec une noble fierté , qu'il étoit venu pour se remettre en possession d'un bien qui lui appartenoit , & qui lui étoit ravi injustement. Cette réponse déconcerta le Vainqueur , qui ne s'attendoit point à tant de fermeté dans un jeune homme de dix-huit ans. Il le regarda quelque-tems , sans répliquer , comme s'il eut cherché à se remettre pendant ce silence ; & c'enfin au mouvement de rage qui s'élevoit dans son cœur , il lui donna un coup de son Gantelet sur le visage. Ayant tourné le dos aussitôt , les quatre Seigneurs qui étoient avec lui , se jetterent sur le malheureux fils de Henri , *comme des betes feroches* , & le tuerent à grands coups de poignards.

Les Historiens perdent ici de vûe la Princesse de Galles ; mais c'est pour se livrer aux sentimens d'une compassion qui semble les toucher encore plus vivement pour sa Mere. Rapin même , dans toutes les occasions de représenter les justes douleurs de cette grande Reine , perd

le ton sec qui est comme le caractère de son stile , & s'abandonne à des descriptions dans lesquelles il s'oublie. Il paroît balancer entre le sentiment de ceux qui la font tomber dans les mains de l'ennemi , immédiatement après que les lignes de Teukelsbury eurent été forcées , demi-morte de frayeur & d'inquiétude pour le sort de son fils , & qui la font conduire à Edouard dans cet état ; mais on apperçoit si peu de liaison dans la suite de leur récit, qu'ils n'ont pensé vraisemblablement qu'à l'orner par une image touchante , & je m'attache plus volontiers à ceux que j'ai déjà pris le parti de suivre.

On ne garda point assez de mesures , en aprenant à Marguerite la mort du Prince , Pour ménager les premiers mouvemens de la fureur d'une Mere. Dans un caractère aussi élevé que le sien , l'excès de l'indignation & de la douleur devoit être sujet à d'étranges transports. Aussi s'abandonna-t-elle à tous les emportemens que de si violentes passions pouvoient produire. Elle avoit dédaigné les cris & les pleurs , tant

qu'elle avoit vû quelque ressource dans la vigueur de ses résolutions & dans le secours des armes. Mais en perdant tout à la fois & les moyens & le motif de se défendre , elle ne voulut employer sa vie , qu'on sauva malgré elle de ses propres mains , qu'à irriter la justice du Ciel contre Edouard par ses imprécations & par ses larmes. Ce fut le serment qu'elle fit dans la présence de Stanley , qui avoit été envoyé pour se saisir d'elle après la Bataille. Foible soulagement , sans doute ; menace impuissante , que des Vainqueurs plus humains auroient pardonnée à la force de son affliction. Mais après avoir poignardé le fils , on ne cherchoit qu'un prétexte pour se défaire de la Mere. Stanley recueillit toutes les expressions injurieuses qu'elle avoit proférées contre le Roi ; & l'arrachant du Monastère où elle s'étoit réfugiée , il la conduisit à Worcester , où en la présentant à ce Prince , il produisit les nouveaux crimes dont elle venoit de se charger contre lui. Il s'en fallut peu qu'Edouard n'abusât sur le champ d'une si mi-

féritable raison de lui ôter la vie. Cependant un moment de réflexion sur l'indignité de ce dessein , lui fit prendre le parti de l'envoyer à Londres , pour y subir la sentence du Parlement sur les crimes de trahison & de leze-Majesté. Celle du Duc de Somerset , & du Grand-Prieur ne fut pas différée si long-tems. Ils furent conduits le même jour à l'échaffaut dans la place publique de Worcester , avec plusieurs personnes de moindre marque , qui avoient été pris en combattant ou dans leur fuite.

Stanley , ancien Ennemi de Marguerite , se rendit digne de sa commission par la dureté avec laquelle il continua de la traiter dans sa route. En vain se promit-elle en entrant à la Tour qu'on lui accorderoit la liberté de se consoler avec son Mari , ou celle du moins de recevoir dans sa Prison la Princesse de Galles , sa Belle-Fille , qui s'étoit fait conduire à Londres sur ses traces. Elle fut renfermée pendant quelques jours dans un cachot des plus obscurs , & l'on ne se relâcha de cette rigueur qu'après l'avoir per-

cée d'un autre coup , qui sembloit manquer pour metre le comble à son infortune.

Edouard perdit en arrivant à Londres le dessein qu'il avoit eu de la soumettre à la Justice du Parlement , & retenu par la considération de son sexe , ou par la crainte de ne pas trouver ce Tribunal aussi animé que lui contre une Femme , il prit la résolution de la tenir resserrée pendant toute sa vie dans une situation qui ne lui causeroit plus d'alarmes. Mais il conçut que pour lui ravir toute esperance de se relever jamais de sa chute , il falloit lui ôter jusqu'à l'occasion de former de nouveaux desseins. Henri , qui étoit renfermé dans la même Prison , lui causoit peu d'inquiétude ; mais c'étoit un nom dont Marguerite pouvoit encore abuser. Sur cette seule crainte il prononça la sentence de ce malheureux Prince. Le Duc de Gloucester ambitionna la gloire de l'exécution ; sa main , qui venoit de se plonger dans le sang du fils , ne devoit pas être plus tremblante à percer le sein du Pere. Il ne se fit pas répéter deux fois le même or-

dre , & se rendant seul à la Tour , il accompagna ce barbare office de toutes les circonstances qui pouvoient en faire un amusement pour son humeur cruelle & sanguinaire.

Henri vivoit dans les exercices qui conveuoient à sa solitude & à son naturel. Il s'en étoit fait une habitude , pendant une longue Prison , qui n'avoit été interrompuë que par sept ou huit mois de liberté. Des Reliques , quelques Livres de Religion , un Oiseau qu'on lui avoit laissé par faveur , le soin d'entretenir lui-même de la netteté dans sa demeure , faisoient ses occupations continuelles & bernoient peut être tous ses désirs. Ses Geoliers avoient eu l'humanité de lui cacher le sort de son fils , & la curiosité ne lui venoit pas de s'en informer. Un Prince de ce caractère étoit du moins respectable par sa simplicité & son innocence. Mais le Duc de Gloucester , se faisant un jeu de ce qui auroit attendri un cœur moins farouche , le railla d'abord du goût qu'il prenoit à des occupations si badines ; & lui déclarant qu'il étoit question d'affaires beau-

coup plus sérieuses , il lui apprit les derniers malheurs de sa Maison & celui qui le menaçoit lui-même. Il se vanta dans la suite d'avoir voulu mettre son courage à l'épreuve , en observant s'il étoit capable de quelque fermeté au recit de ses infortunes , & en lui laissant le tems de recueillir son attention & ses forces pour éloigner du moins sa mort par quelque ombre de résistance. Mauvaise plaisanterie d'un Barbare. Le bon Roi pensa aussi peu à lui répondre , qu'à défendre sa vie. Ayant compris , en l'écoutant , qu'il touchoit à sa dernière heure , il ne marqua l'impression que faisoit sur lui la mort du Prince de Galles que par une espèce d'ardeur pour le rejoindre. Il se jeta à genoux , en levant les yeux & les bras vers le Ciel , & il tendit l'estomac au Duc , qui n'attendit pas plus long-tems à lui enfoncer son poignard dans le cœur.

Mais cette Scene devint encore plus terrible par sa fin. Le Duc de Glocester , après avoir vû expirer le Roi , fit prendre son corps par les Geoliers , & s'étant fait conduire au cachot de Marguerite , il lui

offrit brusquement cet affreux spectacle , pour ne lui laisser aucun doute qu'elle n'eût perdu tout reste d'espérance , ou de droit au Trône d'Angleterre. Elle tomba sans connoissance , en voyant la playe sanglante qu'on eut soin de lui montrer au sein de son Mari. Le Duc la laissant dans cet état , fit transporter le Cadavre à l'Eglise de Saint Paul , où il demeura exposé pendant plusieurs jours ; la haine d'Edouard alla jusqu'à lui refuser la sépulture dans l'Eglise de Westminster , & ce fut comme à regret qu'il donna la permission de l'enterrer dans un Village [a] obscur a quelque distance de Londres.

Cependant , comme si cette mort eut achevé de calmer toutes ses craintes , il affecta bien-tôt de traiter la Reine avec plus de douceur. Un Historien attribue l'honneur de ce changement à la Reine Elisabeth , qui ne pouvoit avoir oublié les faveurs qu'elle avoit reçues d'elle dans sa disgrâce. Marguerite fut transférée de son cachot dans un appartement commode , où elle eût la

[a] A Chelsea.

liberté de recevoir ses amis , & où le Roi permit même , à la fin , qu'elle reçût indifféremment tous ceux qui se présentoient pour la voir. Les Historiens laissent ici un vuide de quelques années , pendant lesquelles on ignore de quoi elle s'occupoit particulièrement dans sa prison. Cependant , ce fut nécessairement dans cet intervalle qu'elle y vit les Comtes de Pembroock & de Richemont , dont l'Histoire se trouve liée dans la suite avec la sienne par quelques événemens qui ne peuvent avoir eu leur source dans un autre tems.

Pembroock , qui n'avoit pû se hâter assez pour la rejoindre avant la Bataille de Teukelsbury , étoit obligé sans doute à la fortune , de l'avoir sauvé avec son Neveu des périls de cette fatale journée ; mais son embarras n'en étoit pas moindre dans les Montagnes du pays de Galles , où il se trouvoit encore avec ses Troupes. Trop foible pour entreprendre seul de soutenir la Maison de Lancastre , il prit enfin le parti de les congédier , & il se retira avec le jeune Comte dans la

partie des Montagnes où il se flattoit d'avoir le plus d'amis. Edouard, quoique satisfait en apparence de leur avoir vû prendre le parti de la soumission, desiroit ardemment d'avoir entre les mains ces deux Seigneurs, les seuls qui pussent encore lui causer de l'inquiétude. Il ne pouvoit faire marcher ses Troupes contre eux sans leur inspirer de la défiance ; c'eût été les avertir proprement de sortir du Royaume, & dans un pays d'ailleurs où ils avoient autant d'amis qu'il y avoit d'Habitans, rien n'étoit si incertain que le succès de la force ouverte. Mais ayant recours à la ruse, il envoya dans les Montagnes un Ecoissois nommé *Vaugham*, homme adroit & résolu, qu'il chargea de tout employer pour se saisir d'eux, ou pour leur ôter la vie. *Vaugham* manqua de discrétion. S'étant vanté mal-à-propos de sa commission, le Comte de Pembroock en fut averti, & feignant de donner le premier dans le piège qui lui fut tendu, il surprit son assassin & le tua. Après une action si hardie, il fallut penser à se défendre, ou à chercher une retraite

hors du Royaume. Le dernier de ces deux partis lui parut le plus sûr pour la conservation du jeune Comte , qui étoit désormais l'unique espérance de la maison de Lancastre. Mais ne pouvant douter que le Roi n'eut pris d'autres mesures pour les faire arrêter dans les Ports voisins , il forma un dessein fort téméraire en apparence , & le seul néanmoins qu'il crut propre à mettre son Neveu à couvert. Ce fut de se déguiser avec lui , & de partir sans suite, pour traverser le Royaume jusqu'à Londres. Edouard ne s'imagina point en effet qu'il dut chercher ses Ennemis dans le centre de ses Etats, ni les attendre au milieu de sa Capitale. Ils arriverent heureusement à Londres , & le hazard leur fit trouver un Vaisseau prêt à partir pour la Bretagne , dans lequel ils auroient pû s'embarquer sur le champ , si le Comte de Pembroock qui apprit avec qu'elle facilité l'on commençoit à voir la Reine , n'eut voulu se procurer une satisfaction dont il se flatta de tirer beaucoup d'utilité.

Dans un âge peu avancé , Henri Comte de Richemont étoit déjà ca-

pable de cette modération & de cette sagesse , qui lui firent mériter dans la suite le titre du *Salomon* de l'Angleterre. Si le Comte son Oncle n'osa risquer de l'introduire avec lui dans la prison de la Reine , il ne craignit point de l'abandonner pendant quelques momens à sa propre conduite , & bravant lui-même tous les dangers , il surmonta à la faveur de son déguisement les difficultés d'une entreprise qui auroit fait trembler un cœur moins intrépide. Mais il avoit compté avec raison de n'être reconnu de personne , puisque la Reine eut peine elle-même à percer les voiles dont il s'étoit couvert. Cependant elle ne put le trouver si changé par les soins qu'il avoit employés pour déguiser sa figure , qu'elle l'étoit elle-même par ses douleurs ; & la vûe d'un ami si fidèle parut servir moins à la consoler qu'à renouveler ses larmes.

Après en avoir donné beaucoup au souvenir de tant d'infortunes , elle marqua non seulement de la reconnoissance au Comte pour le sentiment d'amitié qui l'intéressoit en-

core à sa situation , mais autant de
 joie qu'elle étoit capable d'en ressentir
 en apprenant qu'il passoit en
 France avec l'unique rejetton de la
 Maison de Lancastre. C'étoit faire
 entendre qu'elle prenoit part encore
 à la fortune de cette malheureuse
 Maison , & le Comte qui étoit ve-
 nu avec cette esperance , s'applau-
 dissoit déjà de la voir entrer d'elle-
 même dans cette disposition. Mais
 elle ne tarda point à lui déclarer
 que ce n'étoit qu'un sentiment de
 cœur , auquel ses inclinations , non
 plus que sa fortune , ne lui permet-
 toient de rien ajouter. “ L'ambition,
 “ lui dit-elle , avoit pû se joindre
 “ à la tendresse qu'elle avoit pour
 “ son Fils , pour l'engager dans une
 “ course pénible ; & d'autres pas-
 “ sions , qu'elle ne désavouoit pas ,
 “ avoient augmenté l'ardeur natu-
 “ relle qui lui avoit fait sacrifier tous
 “ le repos de sa vie à ces deux sen-
 “ timens. Mais après en avoir recueil-
 “ li des fruits amers , elle n'avoit
 “ plus d'autre emploi à faire de la
 “ vie que pour pleurer ses malheurs ,
 “ & toutes ses passions s'étoient éva-
 “ nouies avec les motifs qui les

“ avoient fait naître. Elle lui con-
 “ fessoit donc que la joie qu’elle
 “ avoit de le voir passer en France ,
 “ ne venoit que de son intérêt pro-
 “ pre , qui lui avoit fait souhaiter de
 “ trouver quelque personne fidele
 “ qu’elle pût charger d’une commis-
 “ sion particuliere auprès du Roi
 “ son Pere. Depuis que la fortune
 “ l’avoit accoutumée à ne rien trou-
 “ ver de surprenant dans les plus
 “ affreuses disgraces , elle ne laissoit
 “ pas de ressentir une peine fort vive
 “ de se voir si négligée de son Pe-
 “ re , qu’il ne lui avoit donné au-
 “ cune marque de souvenir & d’inté-
 “ rêt dans sa prison. Elle ne voyoit
 “ plus néanmoins d’autre ressource
 “ que les sollicitations de ce Prince
 “ pour obtenir sa liberté ; & l’usage
 “ qu’elle en vouloit faire n’étant que
 “ pour se dévouer à une autre sorte
 “ d’esclavage dans le premier Cou-
 “ vent où l’on consentiroit à la rece-
 “ voir , elle se permettoit de desirer
 “ ce changement , dont tout l’avan-
 “ tage ne regardoit que son salut
 “ éternel.

Le Comte qui ne s’étoit point at-
 tendu à lui trouver cette indifféren-

ee pour les affaires d'Angleterre ;
 & qui ne pouvoit même se persua-
 der qu'elle eut renoncé à se ven-
 ger d'Edouard , prit occasion , pour
 l'interrompre , de la crainte qu'elle
 marquoit de n'avoir plus d'autre
 ressource que les sollicitations du
 Roi son Pere. Il lui fit envisager
 une protection plus certaine dans
 celle du jeune Comte son Neveu.
 Ses grandes qualités étoient déjà
 connues de toute la Nation. " si son
 „ âge & les circonstances ne lui per-
 „ mettoient pas encore de faire écla-
 „ ter ses prétentions , il ne passoit
 „ en France que pour y fortifier des
 „ desseins dont il avoit déjà jetté les
 „ fondemens. Au premier succès de
 „ ses entreprises , Marguerite à qui
 „ la Maison de Lancastres avoit
 „ tant d'obligations , devoit comp-
 „ ter de se voir rétablir dans tous
 „ ses honneurs , avec plus de dis-
 „ tinction que les Anglois n'en
 „ avoient jamais accordé aux Rei-
 „ nes Douairieres. Ce qu'on lui de-
 „ mandoit , dans l'intervalle , étoit
 „ uniquement d'entretenir les espé-
 „ rances des amis a qui on laissoit la
 „ liberté de la visiter , & de se te-

„ nir prête a seconder les projets
 „ du Comte avec sa fermeté & son
 „ intelligence naturelle , au moment
 „ qu'on lui ouvreroit les portes de
 „ sa prison. Il ajouta néanmoins que
 „ si elle avoit quelque chose à com-
 „ muniquer a son Pere , il se char-
 „ geroit d'autant plus volontiers de
 „ cette commission , qu'il avoit be-
 „ soin pour son Neveu & pour lui-
 „ même d'une recommandation puis-
 „ sante a la Cour de Louis X I. &
 „ que rien ne pouvoit leur être plus
 „ agréable que d'y paroître avec
 „ celle du Roi de Sicile. Il expli-
 „ qua le dessein où il étoit de pren-
 „ dre par la Bretagne , en profitant
 „ d'un Vaisseau qui n'attendoit que
 „ le vent pour mettre à la voile.
 Enfin , se flattant d'avoir fait impres-
 sion sur l'esprit de la Reine , il se
 chargea d'une Lettre qu'elle lui remit
 pour son Pere , & il partit extrême-
 ment satisfait de cette conférence.

Ce n'est pas que Marguerite lui
 eut fait connoître par sa réponse
 qu'elle se fut rendue tout-à-fait a
 ses offres. Mais il suffisoit au Comte
 de s'être ouvert à elle d'une partie
 de ses intentions , pour espérer qu'el-

le regarderoit la cause du jeune de Richemont comme la sienne, & qu'en attendant les occasions de le servir ouvertement, elle soutiendrait l'affection & le zèle dans le cœur de ses Partisans. Il s'embarqua donc avec son Neveu sur le Vaisseau Breton. Outre l'avantage d'un prompt départ, il s'étoit applaudi d'une rencontre qui sembloit augmenter leur sûreté en leur épargnant les risques du passage à Calais. Leur route fut en effet fort heureuse. Mais avant que de quitter la Bretagne, pour se rendre à Aix où le Roi de Sicile continuoit son séjour, la curiosité les ayant portés à visiter la Cour du Duc, ils y furent arrêtés, sans pouvoir soupçonner à qui ils devoient un si mauvais office. Dans le partage des Historiens, dont quelques uns prétendent qu'ils s'étoient fait connoître eux-mêmes au Duc, & que lui ayant demandé la permission de passer dans ses Etats, ils reçurent pour réponse qu'ils pouvoient lui être trop utiles pour n'y être pas retenus malgré eux. je ne balance point à rejeter un sentiment qui désho-

nore tout à la fois la générosité du Duc de Bretagne , & la prudence du Comte de Pembrock. Il me paroît plus vrai-semblable , comme je le rapporte après plusieurs autres Ecrivains , qu'ayant paru sans déguisement à la Cour de Nantes , quoique sous des noms supposés , ils y furent reconnus par quelque Partisan d'Edouard qui en avertit le Duc , & que dans un tems où la Trêve entre l'Angleterre & la Bretagne avoit été si souvent violée qu'on ne sçavoit à quoi s'en tenir entre les deux Puissances , Pierre Landais , Ministre du Duc , porta son Maître à les faire arrêter , dans la seule vûe d'obtenir de meilleures conditions d'Edouard , en faisant valoir l'occasion qu'on avoit de lui nuire. La conduite même que le Duc tint avec ces deux illustres Prisonniers , semble justifier ses intentions. Il leur assigna la Ville de Vannes pour demeure , avec une pension considérable ; & s'ils eurent des Gardes , qui leur firent une prison réelle de cette Ville , ils n'en furent pas moins traités avec tous les honneurs qui convenoient à leur naissance.

Mais le fond que Marguerite avoit fait sur une voie si sûre pour donner de ses nouvelles au Roi son Pere, lui manquant ainsi par un malheur dont elle ne put être informée, elle fut si touchée de la dureté qu'elle se croyoit en droit de reprocher jusqu'aux personnes de son sang, qu'après avoir résisté à tous les effets de la haine dans les coups qu'elle avoit reçûs de ses Ennemis, elle ne put supporter de se voir abandonnée par ceux dont elle avoit droit d'attendre de l'amitié. Ce fut apparemment vers ce tems-là que ne trouvant personne à qui elle put proposer de faire le voyage d'Aix pour réveiller la tendresse du Roi de Sicile, elle fit écrire au Comte d'Oxford, qui s'étoit sauvé heureusement en France après la Bataille de Teuxelsbury. Cette Lettre, dont elle avoit dicté les termes, fut rendue au Comte, & piqua si vivement sa compassion, que par un mouvement de zèle auquel le témoignage de tous les Historiens donne à peine quelque degré de vrai-semblance, il entreprit d'ouvrir les portes de sa prison. Après
avoir

avoir pressenti inutilement Louis XI. qui voyoit Edouard désormais trop bien établi pour s'attirer sa haine en lui causant de nouvelles inquiétudes, il ne prit conseil que de lui-même, & il ne mit sa constance que dans ses propres résolutions, Avec l'argent de quelques Pierrieres, qu'il avoit emportées dans sa fuite, il s'attacha soixante - quinze Hommes, tant Anglois que François; & les ayant engagés par un affreux serment à le seconder avec autant de fidélité que de courage, il s'embarqua secrètement avec eux sur la côte de Normandie, sans autre précaution qu'un Passeport que Louis XI. ne put lui refuser. Ayant épousé une sœur du Comte de Warwic, il s'attendoit de trouver dans Vauclerc, Gouverneur de Calais, le même attachement que ce Gentilhomme avoit marqué constamment pour son Beau-frere; & sans l'engager néanmoins dans aucune démarche ouverte qui pût nuire à sa fortune, il ne se proposoit de lui confier son dessein que pour obtenir de lui qu'il favorisât le passage de la Reine après son évasion. Mais

s'étant approché de Calais , la première nouvelle qu'aprirent quelques-uns des gens à qui il fit prendre terre dans sa Chaloupe , fut que le brave Vauclerc étoit mort deux jours auparavant , avec quelque soupçon d'avoir été empoisonné par l'ordre d'Edouard , qui ne pouvoit lui pardonner sa fidélité pour le Comte de Warvvic , & qui l'avoit assez ménagé néanmoins dans le Poste important qu'il occupoit , pour n'avoir osé l'en punir ouvertement. Ce contretems ne diminua point l'ardeur du Comte. Il s'approcha de la Côte d'Angleterre , & il eut la hardiesse d'y descendre avec une partie de ses Gens , en laissant le reste pour la Garde de son Vaisseau. Il avoit choisi à la vérité un endroit écarté , & dans le voisinage d'un Gentilhomme nommé *Rou* à qui il avoit une parfaite confiance. Son projet étoit de gagner Londres pendant la nuit avec les plus résolus de ses Gens , & de profiter de la facilité qu'on avoit à voir la Reine pour l'enlever par adresse ou par force. Mais *Rou* , qui lui étoit effectivement fort attaché , lui inspira

d'autres idées , auxquelles on auroit peine à décider si la crainte eut plus de part que le courage. Il lui apprit que le Bâtard de Falcombridge , avoit eu la tête coupée depuis quelques jours , pour avoir entrepris de tirer la Reine de sa prison , & que cette princesse avoit été reserrée plus étroitement. Thomas *Nevill* , fils naturel du Lord Falcombridge , avoit été créé Vice-Amiral de la Manche sous l'administration du Comte de Warvvick. Ayant perdu cet Emploi après le rétablissement d'Edouard , il n'avoit pas laissé de conserver assez d'autorité sur quelques-uns des Vaisseaux de l'Etat , pour les engager pendant quelque tems à servir Marguerite & son fils. Ses services n'avoient pû avoir d'autres objets , sur Mer, que de chagriner Edouard en pillant divers Ports attachés à son Parti ; mais l'indignation qu'il avoit eue de sa cruauté après la Bataille de Tewkesbury , lui avoient fait remonter la Tamise jusqu'à Londres , & sa hardiesse avoit été jusqu'à mettre le Roi dans quelque danger pour sa vie ou pour sa liberté. Cependant l'im-

prudence qu'il eut de s'arrêter trop long-tems à terre avec une partie de ses Gens , donna le tems à ce Prince de faire avancer quelques Troupes qu'il avoit encore près de Londres. Il se trouva ainsi dans la nécessité de s'enfermer à *Sandwich* , où il se retira en bon ordre , tandis que ses Vaisseaux , avertis du péril où il s'étoit engagé , se hâtèrent de regagner la Mer. Il auroit infailliblement succombé aux forces d'Edouard , qui seroient bientôt devenues assez nombreuses pour l'accabler dans cette retraite , s'il n'eut pris le parti de proposer une composition que les circonstances firent accepter. Mais à peine s'étoit-il vu libre à Londres , que s'étant ouvert quelque accès à la Tour , il avoit été surpris dans une entreprise formée pour délivrer la Reine ; & le Roi qui ne cherchoit que l'occasion de réveiller des crimes qu'il lui avoit pardonnés malgré lui , l'avoit envoyé sur le champ au suplice. Row fit moins ce récit au Comte d'Oxford pour le refroidir , que pour lui inspirer un projet plus étendu. Les Vaisseaux du Bâtard étoient encore

à roder sur les côtes , & l'on ne doutoit point que la crainte du châ-timent ou le goût de la licence ne les retint dans ce désordre aussi long-tems qu'Edouard n'employeroit point des forces supérieures pour les réduire. Que ne les engagez-vous , dit Row au Comte , à seconder votre entreprise ? Ou plutôt , que ne saisissez-vous une si belle occasion pour tanter quelque chose de plus important contre les Assassins de Henri ?

Cette proposition fut si avidement reçue du Comte d'Oxford , que rentrant aussitôt dans son Vaisseau il n'eut d'embarras qu'à trouver ceux dont on lui garantissoit les services. Ne doutant point que pour leur propre sûreté, ils ne cherchassent les lieux d'où ils pouvoient prendre à tout moment le large , il tourna malheureusement au Sud de l'Angleterre , & cotoyant toujours la terre , il se flatta pendant plusieurs jours de ne pouvoir les manquer. Cependant après avoir fait inutilement le tour d'une partie de l'Isle jusqu'à la Province de Cornouailles , le besoin d'eau & de vi-

vres le força de prendre terre à S. Michael-Mont. Il n'avoit rien à redouter dans un lieu si éloigné de la Capitale. Au contraire, l'inclination des Habitans s'étant déclarée pour lui au premier bruit de son nom, il se flatta peut être trop légèrement, que sans le secours des Vaisseaux qu'il cherchoit, il se feroit un Parti d'autant plus considérable dans la Province, qu'il ne paroîtroit demander que des secours volontaires. Il débarqua tous ses Gens dans cette espérance, & faisant répandre qu'il étoit venu pour vanger le meurtre cruel de Henri & du Prince de Galles, & pour soutenir les intérêts de leur Sang dans la personne du jeune Comte de Richemont, il se vit en peu de jours un Corps plus nombreux qu'il n'auroit osé l'espérer dans un espace si court. Mais ses Troupes manquoient d'armes, on n'étoient fournies que de vieilles Epées & d'Arbalestes, qui commençoient à ne pas suffire dans un tems où les Armes à feu se perfectionnoient de jour en jour. Avant qu'il pût tirer des Provinces voisines les

secours qui manquoient à celle de Cornouailles , le Lord Stanley s'avança si fièrement à la tête de quinze mille hommes , qu'ayant dissipé les Mutins à son premier aspect , il força le Comte de se renfermer avec ses soixante & quinze hommes dans le Château de Saint Michael-Mont. Quoique la situation du lieu le rendît capable d'une longue défense , il y avoit si peu d'apparence d'en pouvoir tirer la moindre utilité , & le sort du Comte étoit si clair lorsqu'il seroit forcé de se rendre , qu'il prit le parti de capituler dès les premiers jours. Stanley avoit toujours été des ses amis. Il en obtint des assurances si positives pour la vie , & même des espérances si flatteuses pour sa grace & pour la restitution de ses biens , que s'étant laissé gagner à ses promesses , il se remit entre ses mains sous la foi de l'honneur & de l'amitié. Cependant , si le Roi n'osa violer les engagements de son Général , il répondit mal à l'attente que le comte avoit conçue pour sa liberté & pour sa fortune. Il fut non-seulement condamné à une Prison perpétuelle , au

Château de *Hames* dans le Boulonnois , mais la rigueur de ses Juges s'étendant jusqu'à sa femme , qui étoit sœur du Comte de Warwic , elle fut dépouillée de tous ses biens , dont on n'avoit point pensé jusqu'alors à lui ôter la possession.

Si Marguerite ne put ignorer l'infortune du Comte d'Oxford , elle fut bien éloignée de s'attribuer la part qu'elle avoit eue à son entreprise. Jugeant aussi mal de ses soins que de ceux du Comte de Pembrooc , elle crut la mémoire de ses bienfaits effacée dans le cœur de tous ses amis , & toutes les voies fermées pour faire arriver ses lettres ou ses plaintes à la Cour du Roi son pere. Il lui en restoit une néanmoins qu'elle avoit jusqu'alors refusé d'accepter , par la seule considération qu'elle croyoit devoir à l'un de ses plus fidèles Serviteurs , qu'elle ne vouloit point envelopper tout à fait dans sa ruine. Ce brave Duc d'Excester , qui avoit suivi si constamment sa fortune , & qui ne s'étoit sauvé de la bataille de *Barnet* qu'après y avoir versé tout son sang pour la servir , s'étoit retiré ,

après d'autres infortunes , dans l'azyle de Westminster , où sa santé avoit été long-tems à se rétablir. Quoiqu'il ne pût s'écarter de cette retraite sans exposer sa vie à des dangers plus certains que ceux d'une Bataille , il avoit méprisé cette crainte pour se procurer la satisfaction de voir sa Reine , & s'étant introduit plusieurs fois dans sa Prison à la faveur de divers déguisemens , il s'étoit attendri avec elle sur la malheureuse fin de toutes leurs espérances. Ayant pénétré que son unique désir étoit de donner de ses nouvelles au Roi de Sicile , il n'étoit point à lui offert d'entreprendre lui-même le voyage d'Aix à toutes sortes de risques , & de l'abrégér par sa diligence. Mais la Reine , qui sçavoit bien que chaque pas qu'il feroit hors de Londres l'exposeroit au supplice , avoit si peu consenti à cette proposition ; qu'elle l'exhortoit au contraire à faire sa paix avec Edouard. La Duchesse sa femme étant sœur de ce Prince , il sembloit qu'il dût tout se promettre d'une intercession si puissante. Enfin , les sollicitations de Marguerite le forcèrent d'employer cette

voie. Il fit prier la Duchesse, qui s'étoit dispensé j'usqu'alors de le voir, sous des prétextes qui n'avoient pas manqué de vraisemblance, d'implorer pour lui la clémence du Roi son frere ; mais au lieu de répondre à ses intentions, elle demanda au contraire d'être séparée de lui par les voies ordinaires de la Justice. Edouard affecta de ne prendre aucun intérêt dans cette affaire, quoique personne n'ignorât qu'en secret il sollicitoit les Juges contre le Duc, & que le refus qu'il fit d'ailleurs de recevoir ses soumissions ne put laisser aucun doute de la haine qu'il lui portoit personnellement. Le Jugement lui fut si peu favorable, qu'en le noment dans la Sentence, on ne lui accorda pas même les titres dûs à sa naissance & à son rang, en qualité de petit-fils d'une sœur du Roi Henri IV.

Il se vit donc réduit à demeurer dans son azyle, sans aucune espérance de grace, & n'ayant pour subsister que ce qu'il recevoit secrètement de ses amis. La Reine en fut pénétrée de douleur, & quoique les craintes qui l'avoient empêchée de

consentir à son voyage dussent augmenter, elle fut la première à lui conseiller d'employer toutes sortes de voies pour se délivrer d'un si triste esclavage. Elle ne souffrit point qu'il s'exposât à de nouveaux périls pour la voir ; mais lui ayant fait remettre une lettre pour le Roi René, elle le chargea de ménager une vie dont elle s'étoit apperçue que ses malheurs lui rendoient le cours insupportable, & qui pouvoit devenir plus douce à la Cour de son pere. Il partit avec un seul domestique. On ne s'apperçut point assez tôt de son départ, pour soupçonner Edouard de l'avoir fait poursuivre. Cependant, à peine eut-il passé Rochester, par où il avoit pris pour gagner quelque Port écarté de la province de Kent, qu'il s'apperçut qu'on l'observoit. Ce n'étoit d'abord qu'un homme seul, qui ne pouvoit lui causer par conséquent beaucoup d'allarmes. Il rejeta même la pensée qui lui vint de l'attendre sans affectation & de s'en défaire. Son Valet, plus porté à la défiance, l'en pressa, jusqu'à lui prédire qu'il étoit perdu sans cette

précaution. Il ne reconnut combien elle étoit juste qu'après avoir fait quelques milles de plus , en voyant à sa suite douze ou quinze hommes armés. Il n'eut point d'autre ressource que de se jeter dans une Forêt , à l'entrée de laquelle il observa la contenance de ses Ennemis. Lorsqu'il leur vit redoubler leur course pour prendre le même chemin , il s'enfonça dans un lieu difficile , dont il ne connoissoit point les routes , avec l'espérance de le traverser entièrement , & de n'en être pas plus reculé pour gagner le bord de la Mer. Mais quoique ceux qui le poursuivoient ne pussent avancer plus vite que lui , & qu'ayant enfin quitté son cheval , il en eut plus de facilité à pénétrer dans l'épaisseur des Arbres , les traces de sa marche , qu'il ne pouvoit éviter de laisser derrière lui , servirent toujours à faire découvrir sa route. Impatient de cette contrainte , il se seroit précipité mille fois sur ces Misérables , si dans l'impuissance de résister au nombre il eût pu s'assurer du moins de recevoir la mort par leurs armes ; mais ayant à risquer d'être arrêté

malgré lui , & ne voyant de ce côté-là , pour terme de sa vie , qu'un infâme supplice , il prit une résolution qui ne put être justifiée que par son désespoir. Il s'arrêta , presque à l'extrémité de la Forêt , lorsqu'il vit moins d'apparence que jamais à se sauver par la fuite. Il remit la lettre de la Reine à son Valet , avec tout ce qu'il avoit d'argent dans sa bourse , & sans lui avoir déclaré son dessein , il le conjura par tout ce qui pouvoit faire impression sur un homme de cette sorte , de passer promptement la Mer , & de porter au Roi René la lettre qu'il lui confioit. Ensuite , sans ajouter un mot de plainte , & sans se soulager même par un soupir , il tira son épée & s'en perça le cœur. Les cris du Valet devinrent un guide fort sûr pour ses Ennemis. Ils se saisirent de son corps , qu'ils gardèrent pendant quelques jours sur le sable , en faisant payer la vûe de ce spectacle à tous les Habitans des lieux voisins , qui vinrent en rassembler leurs yeux. Le Duc d'Excester étoit le dernier des descendans collatéraux de la Maison de Lan-

castre , & le seul qui pût disputer au Comte de Richemont ses droits à la Couronne. Edouard ne put déguiser sa joie en apprenant cette funeste aventure , & les récompenses qu'il fit donner à ceux qui lui apportèrent le cadavre , passèrent pour une indécence aux yeux mêmes de ses Partisans.

C'en étoit assez pour éteindre à jamais l'espérance dans le cœur de Marguerite. Aussi ne pensa-t-elle plus qu'à se renfermer dans un petit nombre d'exercices tristes & lugubres , qu'elle regarda désormais comme l'unique occupation du reste de sa vie. Quoique l'entreprise du Bâtard de Falcombridge lui eût fait retrancher, par l'ordre du Roi, quelque ombre de liberté dont elle avoit joui dans sa Prison , on ne lui avoit point encore interdit la vûe de la Princesse de Galles , ni celle de la Duchesse de Clarence , qu'un sentiment de compassion amenoit quelquefois aussi , pour la consoler par quelques momens d'entretiens. Mais ne se considérant plus elle-même que comme un misérable objet de la colère du Ciel , dont les moindres

communications devenoient funestes à ses meilleurs amis , elle résolut de se priver de leurs visites , qui avoient été jusqu'alors sa seule consolation. C'étoit déclarer qu'elle renonçoit au commerce du genre humain ; car à qui auroit-elle accordé ce qu'elle refusoit à la Princesse de Galles ? Cette malheureuse fille du Comte de Warvvick n'avoit elle même que ce soulagement dans son infortune. Je lui conserve un titre quelle cessa de porter en Angleterre , sur-tout lorsque le Roi l'eut fait prendre au jeune Edouard , son fils unique. Mais les Partisans de la Maison de Lancastre , quoiqu'observés continuellement , & comme accablés sous un joug qui leur permettoit à peine de respirer , lui donnoient encore ce cher nom , par zèle pour la mémoire d'un Prince qui avoit emporté leur bonheur avec lui. Elle fut si affligée du parti que la Reine avoit pris , que sa santé , dont on avoit vu sensiblement la diminution depuis le meurtre de son mari , s'affoiblit encore plus par des maladies considérables. Un autre incident qui aug-

menta tout d'un coup ses disgraces ; acheva de la rendre une des plus malheureuses personnes de son sexe.

La Reine n'avoit pas autant de sujets qu'elle se l'étoit imaginé d'accuser la tendresse & de se plaindre de l'oubli du Roi son pere. Outre les sollicitations qu'il faisoit faire continuellement à la Cour d'Edouard pour la liberté de sa fille , il avoit dépêché à Londres , sur le premier bruit de ses malheurs , un Gentilhomme François , nommé Mont-Robert , qu'il avoit chargé de se procurer à toutes sortes de prix la liberté de la voir. Dans un tems où la Trêve subsistoit encore entre l'Angleterre & la France , Mont-Robert n'avoit pas fait difficulté de se rendre directement à Calais , d'où il ne craignoit point qu'on l'empêchât de passer à Douvres. Mais il s'étoit élevé entre les Anglois de cette Ville & les Flamans , quelque démêlé à l'occasion de la Trêve marchande, qui n'avoit pas été bien observées de la part de l'Angleterre sous le dernier Gouvernement du Comte de Warwick. On étoit encore en si mauvaise intelligence, que Mont-Robert

fut arrêté aux Portes de Calais par quelques Marchands de Bruges qui venoient de se plaindre inutilement au Gouvernement de la perte d'un grand nombre de Marchandises enlevées par les Anglois. Voyant arriver un homme en fort bon équipage, & le prenant pour un Anglois au langage de cette Nation, qu'il sçavoit parfaitement & qu'il affectoit de parler en approchant d'une de leurs Villes, ils s'étoient saisis de lui comme d'un ôtage pour la sûreté de leurs effets.

Mont-Robert conduit brusquement à Bruges n'avoit rien gagné à leur déclarer leur méprise, & la qualité de François n'étoit pas d'ailleurs un titre plus favorable pour se faire écouter d'un Peuple qui étoit en Guerre ouverte avec la France. Il profita néanmoins de la Trêve de treize mois, qui fut signée ensuite entre Louis XI. & le Duc de Bourgogne; pour obtenir la liberté de retourner en France; & n'ayant point perdu de vûe les ordres de son Maître, il reprit directement le chemin de Londres, où il n'arriva qu'après les derniers événemens que j'ai rapportés. Les efforts qu'il fit

pour se procurer quelque accès dans la Prison de Marguerite ayant été inutiles , soit par le renouvellement de la rigueur d'Edouard , soit par l'obstination de cette Princesse à n'admettre personne dans sa solitude , il n'apprit point que la Princesse de Galles avoit toujours été exceptée des ordres du Roi , sans espérer qu'elle lui feroit ouvrir l'entrée de la Tour , ou qu'il pourroit s'y introduire à sa suite. Elle étoit retenue par une maladie violente , qui ne lui permit point de prendre elle-même ce soin ; mais jugeant , par les désirs de Marguerite , de la consolation qu'elle auroit à recevoir un Messager de son pere , elle conjura l'Archevêque d'Yorck , son oncle , de ne rien épargner pour lui rendre un si bon office. L'Archevêque étoit ce même frere du Comte de Warwick , qui avoit laissé échapper Edouard de sa Prison de Middleham , & qui avoit été récompensé de ce service après la bataille de Barnet , par un Aête d'Amnistie qui renfermoit une grace sans exception. Mais il étoit frere du Comte de Warwick. Une qualité si odieu-

se à la nouvelle Cour lui avoit fait prendre le parti de s'y montrer rarement ; & retenu à Londres par les infirmités de la Princesse de Galles , qui n'avoit que ses libéralités pour subsister , il se conformoit par sa conduite à la fortune de sa Maison & de son Parti. Sa pitié pour la Reine & sa complaisance pour les desirs de sa Nièce , lui firent tenter d'introduire Mont-Robert à la Tour. Quoiqu'il n'eût point pris de voie détournée , l'Officier auquel il s'adressa crut se faire un mérite auprès d'Edouard de l'avertir que ce Prélat l'avoit voulu séduire , & sur une si frivole accusation, il fut renfermé pour le reste de sa vie au Château de Guines. Son châtiment fut abrégé par sa mort, qui arriva peu de tems après dans sa prison ; mais elle fut précédée d'une violence sans exemple dans la personne de sa Nièce. Le Duc de Glocester en étoit devenu amoureux. N'ayant osé lui offrir sa main dans le tems que l'appui qu'elle avoit encore dans son oncle lui faisoit craindre trop de résistance , il profita de la captivité de l'Archevêque pour l'enlever , & il la mit dans

la nécessité de l'épouser malgré elle. Si elle trouva encore assez de force dans son tempérament pour résister à sa douleur, la confusion qu'elle eut de se voir l'Epouse du Meurtrier de son mari & de son beau-pere lui fit un supplice perpétuel d'une si honteuse fortune, & la fit même renoncer pour jamais à la consolation de voir la Reine & tous ses amis. On verra que sa mort fut digne d'un mariage si monstrueux.

Mont-Robert fut long-tems à Londres sans pouvoir exécuter sa commission. Edouard, qui ne put ignorer ce qui l'amenoit en Angleterre, affecta d'avoir peu compris quel service l'Archevêque d'Yorck avoit entrepris de lui rendre, & lui laissa chercher les moyens de réussir plus heureusement. A juger des sentimens de ce Prince par cette conduite & par celle dont il ne se relâcha point pendant plusieurs années, on seroit porté à croire qu'en diminuant quelque chose de la rigueur avec laquelle il avoit commencé par faire resserrer la Reine, son intention n'avoit été que de reconnoître ceux qui lui étoient encore

assez attachés pour user , au mépris de toutes les considérations , de la liberté qu'il accordoit de la voir. Ainsi cette courte faveur ne peut passer que pour une nouvelle trahison , dont on a vû même que les effets ne pouvoient guères être plus cruels , puisqu'elle servit à la ruine de tout ce qui restoit de Serviteurs fidèles à la Reine.

Ce n'étoit pas Marguerite seulement qui désespéroit de sa liberté. Tandis qu'elle se croyoit abandonnée de tout l'Univers , & qu'elle travailloit elle-même à l'oublier , le Roi son pere n'avoit rien épargné pour toucher l'inflexible Edouard par ses propres sollicitations & par celles des plus grands Princes de l'Europe. A ceux qui lui représentoient que les haines les plus sanglantes doivent à la fin s'assoupir , il protestoit que la sienne étoit oubliée , mais qu'il craignoit celle de la Reine , & qu'il l'avoit trop éprouvée pour ne pas connoître ce qu'il devoit en attendre. Ainsi l'Empereur Frederic , Louis XI , les Duc de Bourgogne & de Bretagne , étoient rebutés des efforts

qu'ils avoient renouvelés vingt fois ; & qui avoient toujours été reçus comme des importunités.

Cependant , ce fut dans une conjoncture où l'on devoit peu s'attendre que les sentimens d'Edouard pussent changer , qu'il prêta l'oreille à de nouvelles propositions. Un événement qui changea tout d'un coup la fortune de Marguerite , & qui fut d'ailleurs si important pour la France qu'il est surprenant que nos Historiens aient pris si peu de soin de l'approfondir , mérite d'être expliqué avec quelque étendue.

Le Duc de Bourgogne profitoit de la Trêve qu'il avoit avec la France pour s'étendre du côté de l'Allemagne. Il avoit pris occasion d'un différend survenu touchant l'Archevêché de Cologne , entre Robert de Baviere & le frere du Landgrave de Hesse , pour faire le Siège de Nuz ; entreprise dont il recueillit dans la suite aussi peu d'utilité que de gloire , mais qui alarma d'abord Louis XI , dont l'intérêt n'étoit pas de lui laisser le tems de s'agrandir. Pour arrêter les desseins de ce Prince , Louis liguâ d'un côté

contre lui le Duc de Lorraine , le Duc d'Autriche , & les Suisses , tandis que de l'autre il engageoit l'Empereur Frederic à se rendre à Nuz avec une puissante armée , pour le forcer promptement d'en lever le Siège. Ce qu'il y eut de plus piquant pour le Duc de Bourgogne , ce fut que Louis affectant pendant ce tems-là de demeurer tranquille lui faisoit valoir la fidélité avec laquelle il observoit la Trêve. Le désir de la vengeance , autant que la nécessité de se délivrer d'un embarras si pressant , fit penser le Duc à faire une puissante diversion en attirant le Roi d'Angleterre en France. Il lui envoya des Ambassadeurs pour lui persuader de faire la Guerre à leur Ennemi commun , & non-seulement il lui promit de se joindre à lui avec toutes ses forces , mais ne ménageant rien dans la chaleur de sa haine , il lui fit espérer que le Connétable de Saint Pol lui livreroit Saint Quentin , que le Duc de Bretagne entreeroit dans leur ligue, & que par les intelligences que ce Prince & lui avoient en France , ils jetteroient

Louis XI. dans une confusion qui rendroit la conquête de ses Etats aussi facile aux Anglois qu'elle l'avoit été sous Charles VI.

Edouard , qui nourrissoit contre Louis mille projets de vangeance depuis le secours qu'il avoit accordé à Marguerite & au Comte de Warwick , reçut cette ouverture avec des transports de joie. Il nomma aussi-tôt des Plénipotentiaires , qui signèrent , avec ceux du Duc , divers Traités qui se trouvent dans les Actes de *Rymer* , & dont on ne se lasse point d'admirer les articles. Après la convention générale d'entreprendre à fraix communs la conquête de la France , les deux Princes entroient dans le partage des fruits de leur victoire. Edouard , pour récompenser le Duc des services qu'il en attendoit , lui faisoit présent d'avance du Duché de Bar , des Comtés de Champagne , de Nevers , de Retel , d'Eu , de Guise , & de quantité d'autres Terres. Il renonçoit en faveur du Duc à l'hommage de toutes les Provinces dont il étoit actuellement en possession , c'est-à-dire , de la Bourgogne , de la

la Flandres & de l'Artois , & de celles qu'il lui accordoit par le Traité. Il prétendoit que cette donation , ou ce transport , fut aussi ferme que si les Etats Généraux de France y avoient consenti , & il s'engageoit à leur faire confirmer là-dessus toutes ses volontés lorsqu'il seroit en possession de la Couronne. Enfin , portant la prudence jusqu'à prévenir les moindres difficultés , les deux Princes convenoient par un Acte particulier qu'Edouard & ses successeurs auroient toujours la liberté d'entrer à Reims pour s'y faire sacrer ; précaution nécessaire, parce que la Champagne se trouvoit comprise dans les Etats du Duc.

Les Historiens Anglois qui ont senti le ridicule d'un Traité de cette nature , excusent Edouard, en prétendant qu'il feignoit de se laisser gagner par l'espérance de conquérir la France , pour se remettre seulement en possession de la Guyenne & de la Normandie. Mais il n'en fit pas moins tous les préparatifs qui convenoient à l'importance de son entreprise. Il envoya des Ambassadeurs dans toutes les Cours de l'Europe , jus-

qu'à celles de Hongrie & de Sicile; pour les presser d'entrer dans sa ligue. Il s'assura contre les diversions des Ecoissois par le mariage d'une de ses filles avec le Prince d'Ecosse. Il leva une grosse Armée & des subsides extraordinaires; enfin, il s'embarqua à Sandwich le 20 de Juin 1475. Un Historien assure qu'il trouva à Douvres cinq cens Vaisseaux de transport que le Duc de Bourgogne y avoit envoyés. Mezeray dit qu'on employa trois semaines à faire passer toutes les Troupes Angloises à Calais, ce qui marque qu'il y avoit ou peu de Vaisseaux ou un très-grand nombre de Troupes. On n'en ignore pas moins à quoi montoit l'Armée Angloise, & Philippe de Commines, qui étoit alors au service de Louis XI, assure seulement que jamais Roi d'Angleterre n'en avoit mené en France une si nombreuse.

Les premières démarches d'Edouard répondirent à son Traité & à ses préparatifs. Il envoya de Calais un Heraut à Louis, " pour le
" sommer de lui restituer tout le
" Royaume de France, & pour lui

" déclarer la Guerre en cas de re-
 " fus. " Si cette bravade dût paroître singulière au roi , sa réponse & sa conduite ne furent pas moins surprenantes pour les Anglois. Il répondit au Heraut " qu'il étoit bien informé que ce n'étoit pas de son propre mouvement qu'Edouard venoit le troubler dans ses Etats , mais à la sollicitation du Duc de Bourgogne , & du Connétable de Saint Pol , & qu'il pouvoit assurer son Maître que tous deux le trompoient. Ensuite il lui fit donner trois cens écus & trente aunes de velours pour lui faire une robe. " Sans approfondir les raisons d'une si grande sécurité , il falloit que Louis eut des ressources bien présentes & bien infaillibles , pour tenir une conduite si ferme. A la vérité , le Duc de Bourgogne étoit encore attaché au Siège de Nuz , & malgré l'approche de l'Empereur , il s'obstinoit à le continuer. L'espérance d'emporter cette Place à la vue de toutes les forces de l'Empire le rendit insensible à la perte d'une Province qui lui fut enlevée par Sigismond , Duc d'Autri-

che , aux ravages que le Duc de Lorraine fit dans celle de Luxembourg , & à la prise de plusieurs Places qui lui furent enlevées par la France aussi-tôt que la Trêve fut expirée. Si c'étoit le fond que Louïs avoit fait sur les dispositions de ce Prince qui l'avoit rendu si tranquille à l'arrivée d'Edouard , il dût s'applaudir de sa pénétration , lorsque le Duc , après avoir enfin levé le Siege de Nuz , trouva son Armée en si mauvais état , qu'au lieu d'aller joindre les Anglois , il fut forcé de la mettre en quartier de refraîchissement. Il se rendit presque seul auprès d'Edouard , qui ne recevant ni de lui , ni du Comte de Saint Pol , les secours qu'il en avoit attendus , & ne voyant aucune apparence aux soulèvemens qu'on lui avoit fait espérer dans les Provinces du Royaume , commença à craindre de s'être engagé trop imprudemment. Les Anglois racontent eux-mêmes que se trouvant dans le dernier embarras , & se défiant même de ceux qui l'avoient appelé , il chercha les moyens de se tirer d'une si téméraire entre-

prise sans blesser ouvertement son honneur. Il fit relâcher un Prisonnier François , le seul qu'il eût fait depuis son débarquement ; & par son ordre , les Lords Howard & Stanley , deux de ses principaux confidens , le chargerent de présenter leurs respects au Roi son Maître. Louis comprit le sens de cette commission. Il jugea que les Anglois souhaitoient d'entrer en négociation , & qu'ayant honte de faire les premières démarches , ils lui faisoient proposer comme tacitement de leur épargner cette confusion par quelque ouverture d'accommodement. L'impatience de se délivrer d'eux le rendit moins délicat. Philippe de Commines rapporte " qu'il fit vêtir en " Heraut un homme de peu de con- " sidération , mais à qui il connois- " soit beaucoup d'esprit , & qu'a- " près lui avoir donné de bonnes " instructions , il l'adressa aux deux " Seigneurs dont il avoit reçu des " politesses. " Ils le présentèrent au Roi , qui ne put manquer , dans la disposition où il étoit , de le recevoir fort agréablement. En peu de jours il y eut des Plénipotentiaires

nommés de la part des deux Monarques. Ils s'assemblerent à Pecquigny , où ils conclurent le 29 d'Août un Traité dont les deux principaux articles furent le mariage du Dauphin avec la fille aînée d'Edouard , & le départ de l'Armée Angloise. Mais avant la séparation des Plénipotentiaires , Louis fit proposer au Roi d'Angleterre une conférence sur le pont de Pequigny , sans autre formalité qu'une Barrière , qui fut mise entr'eux sur le Pont. il s'y rendit le premier , accompagné du Cardinal de Bourbon , & de cinq autres Seigneurs. Edouard arriva presqu'aussi-tôt , avec une suite qui n'étoit pas plus nombreuse. Après avoir confirmé tous deux avec serment les articles du Traité , ils commencerent une conversation fort agréable & qui dura long-tems sur le même ton. Louis proposa à Edouard d'aller passer quelques jours à Paris , en lui promettant que les Dames de cette Ville n'épargneroient rien pour lui procurer toutes sortes de plaisirs ; & s'il arrivoit , lui dit-il , qu'il y commît quelque *peccadille* , il lui offroit pour Gon-

fesseur le Cardinal de Bourbon , qui
 n'étoit pas des plus rigides. Les
 réponses d'Edouard furent tournées
 avec le même agrément. Enfin ,
 Louis fit signe aux Seigneurs qui
 étoient avec lui de se retirer , &
 les Seigneurs Anglois les imiterent
 au même moment. Les deux Prin-
 ces se trouvant libres , recommen-
 cerent un entretien plus sérieux ,
 dont l'un des premiers articles fut
 le renouvellement des instances de
 Louis en faveur de la Reine Mar-
 guerite. On n'a point sçu quels mo-
 tifs il employa pour toucher le Roi
 d'Angleterre ; mais ayant juré une
 Trêve de sept ans , & s'y étant portés
 mutuellement de si bonne foi qu'ils
 avoient nommé de part & d'autre
 des arbitres pour terminer désor-
 mais tous leurs différends , il est à
 présumer que les craintes d'Edouard
 n'ayant guères eu de fondement que
 du côté de la France , il s'en crut
 tout à fait délivré lorsqu'il vit le
 Roi disposé à vivre dans une
 paix constante avec lui. D'ailleurs ,
 Louis , que de puissans motifs enga-
 geoient à se charger de la cause
 de Marguerite avec cette ardeur ,

joignit à ses instances l'offre d'une rançon de cinquante mille écus , qui eut sans doute autant de force que ses raisons pour faire impression sur l'esprit d'Edouard. Cette convention particulière parut assez importante aux deux Princes pour être insérée dans le Traité.

Elle n'éclata pas néanmoins tout d'un coup. Louis se réserva le plaisir d'apprendre lui-même une si douce nouvelle au Roi René ; & le Roi d'Angleterre oubliant de bonne grace ses ressentimens & ses craintes , voulut que Marguerite ne reçût pas d'un autre que lui les premières assurances de sa liberté. Commynes raconte qu'après cette entrevûe Louis se rendit à Amiens , où le Lord Howard le suivoit en qualité d'ôtage. Pendant que ce Prince étoit à se laver les mains pour se mettre à table, Howard lui rappella à l'oreille la proposition qu'il avoit faite à son Maître , d'aller passer quelques jours à Paris. Louis ne fit aucune réponse. Howard renouvela souvent le même discours pendant le repas , mais le Roi feignit toujours de ne pas l'entendre ; & l'orsqu'il eut quitté la

table , il lui fit dire que ses affaires ne lui permettant point de retourner sitôt à Paris , il étoit fâché de ne pouvoir accepter l'honneur que le Roi d'Angleterre paroïssoit disposé à lui faire. Il ne craignoit rien tant , remarque Commynes , que de voir prendre à Edouard trop de goût pour la France ; & se repentant de s'être imprudemment avancé , " il souhaitoit avec passion de " lui voir tourner le dos pour repasser dans son Isle. " Cependant , il se fit honneur , par les caresses & les libéralités dont il combla tous les Seigneurs de la Cour d'Edouard. L'Armée Angloise s'étant approchée d'Amiens , il en fit tenir les portes ouvertes , & l'ordre fut donné dans toutes les Hôtelleries de bien traiter les Anglois qui viendroient voir la Ville , sans rien exiger d'eux pour leur dépense. Il envoya au Roi son allié un présent de trois cens Chariots chargés de Vin , pour en faire la distribution à son Armée. Enfin , il n'épargna rien pour empêcher qu'Edouard n'ouvrît les yeux sur la foiblesse des raisons qui l'avoient allarmé , & ne sentît le ridi-

cule dont il s'étoit couvert par une si folle & si vaine Expédition.

Quelque désir que les deux Rois eussent marqué de tenir quelque tems secrete la convention qui regardoit la liberté de Marguerite, cette Princesse fut informée du changement de son sort, avant qu'Edouard eût repassé la Mer. Elle eut l'obligation de cette nouvelle au Comte de Dunois, à qui Louis ne l'avoit point cachée, & qui se hâta d'en donner avis au Roi son pere & à elle-même. Mont-Robert avoit enfin trouvé le moyen de pénétrer à la Tour. Il étoit parti ensuite pour retourner vers le Roi de Sicile, avec les commissions de la Reine, qui consistoient moins en affaires politiques qu'en témoignages de tendresse pour sa famille. Cependant l'occasion qu'il avoit eue à Londres de se lier avec quelques Partisans de la Maison de Lancastre, lui ayant fait pénétrer une partie de leurs sentimens, dont ils avoient fait peu de mystère avec un homme qu'ils connoissoient dévoué à la Reine, il lui étoit venu à l'esprit de leur offrir

ses services pour la Bretagne , où l'on n'ignoroit plus que le Comte de Richemont avoit été arrêté. Cette offre ayant été communiquée à quantité de personnes , qui étoient dans les mêmes dispositions pour ce précieux reste du sang des Lancastres , Mont-Robert se trouva chargé , sans l'avoir prévu , d'une espèce de négociation , dont il ne sentit pas tout d'un coup l'importance & le danger. Il étoit moins question de proposer au Comte des entreprises auxquelles les circonstances étoient peu favorables , que de le faire penser à sortir par toutes sortes de moyens , d'un Esclavage qui ne pouvoit manquer de lui devenir funeste. Sa Prison n'étoit pas gênante , puisqu'elle étoit aussi étendue que la Ville de Vannes , où il avoit la liberté de se promener & de voir les Habitans. Mais n'en étoit-il pas plus étrange qu'il parût s'accoutûmer à des chaînes qu'il étoit si facile de rompre ? Quelles pouvoient être les vûes du Duc de Bretagne , en l'y retenant ? C'étoit sans doute de se servir de lui tôt ou tard pour obtenir quelque avantage

de la Cour d'Angleterre ; & ne pouvoit-il pas arriver des circonstances où sa tête deviendrait le motif où le prix d'un Traité ? Mont-Robert prêta d'autant plus volontiers l'oreille à la proposition qu'on lui fit de passer à Vannes & de représenter ces considérations aux Comtes de Richemont & de Pembrock , qu'il crut servir la Reine en s'intéressant à la fortune d'une Maison pour laquelle il lui supposoit toujours le même zèle. Il étoit parti de Londres , avant l'expédition d'Edouard , & s'étant servi du premier Vaisseau qui avoit fait voile vers la Bretagne , il s'y étoit trouvé avec le Chevalier *Nash* qu'Edouard envoyoit dans le même tems pour Ambassadeur à cette Cour.

Le premier jour de leur Navigation s'étoit passé sans défiance ; mais *Nash* ne put entendre nommer à Mont-Robert la plupart des personnes qu'il avoit vûes particulièrement à Londres , sans le soupçonner de quelque commission qui avoit rapport aux deux Comtes ; il déguisa ses soupçons jusqu'à son arrivée , & n'ayant point manqué d'at-

racher quelques Espions sur ses pas ;
 il apprit bientôt qu'en descendant
 à S. Malo il avoit pris le chemin de
 Vannes. Le premier exercice qu'il
 fit de son emploi fut pour deman-
 der au Duc la permission de le fur-
 prendre dans les communications
 qu'il alloit avoir avec le Comte de
 Richemont. Il l'obtint. Le Duc de
 Bretagne étoit alors si bien avec
 l'Angleterre que malgré la paix
 perpétuelle qu'il venoit de signer
 avec Louis XI. il étoit entré se-
 cretement dans la ligue d'Edouard
 & du Duc de Bourgogne. Cette
 trahison n'ayant point eu d'autre
 suite par le changement précipité
 d'Edouard , elle n'est connue dans
 l'Histoire que depuis la publica-
 tion du Recueil du Rymer , où l'on
 trouve l'Acte de leur Traité. Dans
 une disposition qui ne permettoit
 point au Duc de rejeter les instan-
 ces d'un Ministre Anglois , il don-
 na à Nash toutes les permissions
 qui convenoient aux intérêts du
 Roi son Maître.

A peine Mont-Robert étoit dé-
 puis deux jours à Vannes , qu'au mi-
 lieu d'un entretien qu'il s'étoit pro-
 curé avec les deux Comtes , il fut

arrêté par des Gardes qui l'avoient observé , & qui le surprirent dans le moment qu'il présentoit au Comte de Pembroock diverses Lettres qu'il avoit apportées pour lui. Elles contenoient tout ce qu'on avoit recommandé à Mont-Robert de lui répéter de vive voix ; mais par une précaution fort heureuse , il n'y paroissoit aucun nom , dont on pût abuser pour chagriner personne , & le secret de cette négociation sembloit ainsi dépendre de la fidélité de celui à qui elle avoit été confiée. On enleva à Mont-Robert , avec les Lettres du Comte , celles qu'il avoit reçues de Marguerite , pour le Roi son Pere. C'étoit une autre découverte qui sembloit rendre sa commission encore plus importante. Nash s'empara de toutes ces Pièces , & ne pouvant se figurer qu'elles ne contiussent point quelque projet pernicieux sous des termes déguisés , il proposa au Duc d'en arracher le secret à Mont-Robert par les supplices. Il ne lui trouva point la même facilité pour cette proposition. Cependant après en avoir obtenu que les deux Comtes fussent gardés plus étroite-

ment , il le fit consentir à lui livrer Mont-Robert , pour le renvoyer à Londres avec toutes les Lettres qu'on lui avoit saisies , & pour abandonner cette affaire au jugement du Roi.

Le Vaisseau , auquel il fut confié , arriva en Angleterre peu de jours avant le retour d'Edouard. Ce Prince avoit établi pour Gardien du Royaume pendant son absence , le Prince de Galles son fils , qui n'étoit âgé que de cinq ans ; mais comme c'étoit sous la Régence du Conseil , Mont-Robert n'en fut pas moins examiné sur les accusations de Nash , & sur les Lettres qui faisoient son crime. Celles de la Reine étant les seules qui fussent signées , auroient contribué plus que toutes les autres à sa perte , si elles eussent offert la moindre preuve du complot dont on le soupçonnoit ; mais quoiqu'elles ne continssent que les expressions naturelles de la douleur & de la tendresse , on fut porté par les insinuations de Nash à regarder les termes les plus simples comme un Chiffre qui couvroit quelque Mystère , & l'adresse mê-

me , qui étoit au Roi de Sicile , comme un déguisement pour les faire parvenir sans risque aux Comtes de Pembroock & de Richemont. Toute folle que cette imagination étoit en elle-même , il faut confesser que le voyage de Mont-Robert à Vannes , les autres Lettres dont il s'étoit chargé , & ses relations avec les deux Comtes , pouvoient lui donner quelque vraisemblance.

Elle en eut tant pour le Conseil , que ne se bornant point à faire des informations fort ardentés sur les lieux & les personnes que Mont-Robert avoit fréquentées pendant son séjour à Londres , il poussa le zèle jusqu'à faire resserrer plus étroitement la Reine. On se souvenoit qu'après la bataille de Tewksbury Edouard avoit eu dessein de livrer cette Princesse à la Justice du Parlement , & qu'il n'en avoit été détourné que par la considération de son sexe. Hastings , l'un des Principaux Conseillers de la Régence , se figura que ce seroit faire sa Cour au Roi que de profiter du tems de son absence , pour satisfaire , sans le sommer , un de ses plus vifs res-

sentimens. Il fit entrer tout le Conseil dans cette idée. Marguerite , après avoir été respectée de son Vainqueur & de son Ennemi , se vit exposée à l'humiliation d'être traitée en criminelle , par une Troupe de Flateurs qui avoient déjà oublié qu'ils eussent été ses Sujets. Le retour du Roi n'auroit pas été assez prompt pour la garantir des premières procédures , si elle n'eût été secourue par une voye fort étrange.

Entre les Maîtresses du Roi , celle qui tenoit le premier rang , se nommoit Madame Shore. C'étoit la femme d'un Bourgeois de Londres qu'il avoit enlevée à son Mari, & qui joignoit à une beauté surprenante une bonté admirable de caractère. " Edouard l'aimoit autant pour " l'excellence de son naturel que " pour sa beauté. Jamais on ne l'entendoit parler mal de personne. " Jamais elle ne s'étoit servie de sa " faveur pour prévenir son Amant " contre quelqu'un. Si elle l'importunoit quelquefois , c'étoit pour " secourir les malheureux , & les " services quelle se plaisoit à rendre étoient toujours désintéressés.

" Aussi avoit-elle amassé moins de
 " biens , qu'une infinité d'autres ,
 " pour l'esquelles Edouard avoit
 " moins de tendresse & de considé-
 " ration." Cette femme étoit ai-
 mée du Lord Hastings. Quoique le
 respect qu'il devoit à son Maître ,
 l'empêchât de faire éclater ses senti-
 mens , il lui avoit fait connoître
 dans mille occasions le pouvoir
 qu'elle avoit sur lui , & peut-être
 étoit-elle déjà sensible aux soins
 qu'ils lui rendoit secrètement. Lors-
 que la résolution du Conseil eut été
 publiée , elle fut choquée de l'obsti-
 nation avec laquelle on persécutoit
 une Reine infortunée , qui étoit
 bien moins à redouter qu'à plain-
 dre , & elle fit honte de cette
 cruauté au Lord Hastings. Le désir
 de lui plaire le disposa aussi-tôt à
 changer de résolution , & craignant
 même que les démarches qu'il avoit
 déjà faites , ne l'eussent trop enga-
 gé , il se hâta de déclarer au Con-
 seil que de nouvelles lumières qu'il
 avoit eues sur l'innocence de la
 Reine , lui faisoient abandonner le
 dessein qu'il avoit eu de la poursui-
 vre. Mais si la qualité de Grand

Chambellan , & les services qu'il avoit rendus au Roi , lui donnoient beaucoup de considération , le Conseil étoit composé de plusieurs autres Seigneurs , qui n'étoient pas moins distingués par l'élévation de leur rang , ou par la faveur du Roi , & qui s'étant rendus à son avis , lorsqu'il avoit proposé de pousser les accusations de Nash , ne se trouverent pas disposés à s'arrêter , sur une retractation si vague. Henri Stafford Duc de Buckingham , & Grand Connétable du Royaume , le pressa de déclarer au Conseil ce qu'il avoit découvert de favorable à la Reine , & dans l'embarras où cette proposition parut le jeter , il conclut que des raisons qui n'étoient connues que de lui , ne devoient pas empêcher le Conseil de terminer ce qu'il avoit entrepris pour la sûreté du Gouvernement.

Madame Shore plus affligée que Hastings de cette résistance , prit le parti de dépêcher un Courrier au Roi , avec une Lettre digne de la bonté de son cœur. Elle n'eut pas le mérite de contribuer aux résolutions que ce Prince avoit prises en

faveur de la Reine , puisque le Traité de Pecquigny étoit déjà conclu , & que le Courrier trouva l'Armée Angloise prête à s'embarquer à Calais ; mais l'opposition du Lord Hastings ayant fait suspendre pendant quelques jours les démarches du Conseil , ce ne fut pas moins à la générosité de Madame Shore , que Marguerite eut l'obligation de se voir garantie d'une nouvelle disgrâce , qui auroit mis le comble à son humiliation. Cependant le Roi ne fut pas plutôt à Londres qu'il prit connoissance du fond de cette aventure. La Lettre de la Reine lui parut ce qu'elle étoit , c'est-à-dire , une Pièce indifferente à l'Angleterre , & qui n'avoit pû donner lieu qu'à des soupçons ridicules. Mais il porta un autre jugement de celles dont Mont-Robert s'étoit chargé pour les deux Comtes , & il se persuada aisément qu'un Agent de Marguerite n'avoit point fait le voyage de Bretagne sans sa participation où sans ses ordres. Mont-Robert , qui lui fut présenté , protesta envain que cette Princesse avoit ignoré sa commission. La fermeté avec la-

quelle il refusa de trahir ceux qui lui avoient confié leurs Lettres , laissa dans l'esprit d'Edouard une défiance qui l'empêcha long-tems d'annoncer à la Reine l'heureuse nouvelle de sa liberté ; de sorte qu'avec les assurances qu'elle en avoit reçues du Comte de Dunois , & celles mêmes qui lui furent bientôt renouvelées par le Roi son Pere , elle eut le chagrin de languir encore plus de trois mois dans une cruelle incertitude. Mont-Robert , après six semaines de Prison , fut renvoyé en France , sans avoir pu se procurer le moyen de la voir , pour lui expliquer du moins ce qui retardoit sa délivrance.

Enfin cette grace si long-tems attendue , fut fixée par le Roi au 20. de Novembre. Si ce Prince se dispensa de voir Marguerite à son départ , il prévint les desirs de tous ses amis en lui accordant quelques jours pour recevoir leurs adieux. Elle eut la permission de les passer à *Gréenvich* , où elle fut traitée avec beaucoup de magnificence aux fraix de la Nation. Quoiqu'il y eut peut-être quelque poison caché sous

ces apparences de politesse , il n'y eut point de considération qui fût capable de retenir une infinité d'honnêtes gens qui s'empressèrent de lui aller rendre leurs derniers devoirs. Le Duc & la Duchesse de Clarence semblerent donner l'exemple dès le premier jour , & comme on ne put s'imaginer qu'ils eussent fait cette démarche sans la participation du Roi , elle fut imitée de ceux mêmes que la curiosité seule étoit capable d'y conduire. Ainsi les observations qu'Edouard avoit pû se proposer , furent confondues dans la multitude. On s'étonna de n'y pas voir la Duchesse de Gloucester ; mais retenue par la honte , elle fit faire des excuses à la Reine , avec des marques fort vives du regret qu'elle avoit de s'être ôté le pouvoir de la suivre. Louis XI. avoit fait partir de Dieppe un Vaisseau , qui s'étoit avancé jusqu'à Greenwich. Quelques Officiers , chargés de ses ordres & de ceux du Roi René , allèrent prendre à Londres ceux d'Edouard , & n'en reçurent point d'autre que d'exhorter la Reine à jouir tranquillement de la liberté qu'il lui accordoit.

Cinq ans de Prison , qui étoient venus à la suite de tant de malheurs & qu'elle avoit passés presque tous entiers dans une solitude obstinée , avoient mis tant de changement dans son caractère , que cette exhortation étoit peu nécessaire pour lui inspirer le goût de la retraite & du repos. Elle avoit déjà réglé l'emploi du reste de ses jours. Après avoir passé à Paris pour remercier Louis XI. de l'intérêt qu'il avoit pris à son sort , elle étoit résolue de se rendre à Aix , où ce Prince avoit permis au Roi René d'aller attendre la mort dans une vieillesse fort avancée. Son dessein étoit de demeurer auprès de ce bon Pere aussi long-tems qu'elle y seroit nécessaire pour lui fermer les yeux , & de s'ensevelir après lui dans quelque Couvent écarté , dont elle remettoit à faire le choix sur les informations qu'elle prendroit dans cette Province. Son voyage se fit heureusement jusqu'à Dieppe ; mais lorsqu'elle se dispoisoit à partir pour Paris , elle reçut un Messager du Roi , qui , après l'avoir félicitée au nom de ce Prince du changement

de sa situation , lui apprit qu'il la dispensoit du voyage de la Cour , & que pour lui épargner une fatigue inutile , il recevrait ses remerciemens du lieu où il apprenoit avec joie qu'elle venoit d'arriver. Louis n'avoit pas compté néanmoins de laisser passer la Reine sans la voir ; mais il étoit alors occupé d'une entreprise qu'il avoit extrêmement à cœur & dont on lui fit craindre qu'elle n'arrêtât l'exécution par des instances auxquelles il lui seroit difficile de résister.

Il avoit accordé depuis peu une nouvelle Trêve au Duc de Bourgogne , mais à condition qu'il lui livreroit le Connétable de Saint Paul , qui s'étoit réfugié dans ses Etats sous la foi d'un saufconduit ; & le Duc qui brûloit de se voir libre pour satisfaire son ressentiment contre le Duc de Lorraine & le Duc d'Autriche , avoit sacrifié son honneur à sa vengeance. Louis , qui n'étoit pas moins irrité contre le Connétable , ne l'avoit pas plutôt eu entre ses mains , qu'il avoit nommé des Commissaires pour lui faire son procès , & ses fréquentes trahisons

étant

étant les moindres de ses crimes , il comptoit de le faire bientôt monter sur l'échaffaut. Ce Seigneur n'avoit pas un autre idée de son sort depuis qu'il avoit été remis dans les Prisons du Roi. Cependant ayant appris qu'on attendoit incessamment la Reine , & prévoyant qu'elle viendrait remercier le Roi de sa liberté , il se flatta que leur entrevûe seroit un moment de faveur , & que ce qu'elle demanderoit à son Libérateur lui seroit difficilement refusé. Ses parens & ses amis , qu'il fit entrer dans cette pensée , se mirent aussi-tôt en chemin pour aller audevant d'elle , préparés à donner toute la force possible à leurs supplications. Mais le Roi fut averti de ce mouvement , & le parti qu'il avoit pris d'envoyer lui-même au devant de la Reine n'étoit que pour se délivrer d'un obstacle auquel il étoit résolu de ne pas céder. Son Messager avoit même ordre de faire assez de diligence pour prévenir les amis du Comte , & de faire entendre à la Reine qu'elle devoit s'attendre à des sollicitations auxquelles on la prioit de ne pas prêter l'oreille.

IV. Partie.

E

Cet incident la chagrina peu ; mais il l'exposa dans la suite de son voyage à perdre misérablement la vie. Ayant pris sa route par la Normandie , elle se trouva forcée le soir , avec une suite peu nombreuse , de s'arrêter dans un Village pour y passer la nuit. Cette Province étoit encore remplie d'Anglois , qui s'y étoient établis sous les régnés de Henri V. & de Henri VI. gens dont l'inclination pour leur Patrie ne s'étoit point altérée par une si longue absence , & qui en avoient suivi toutes les révolutions avec la même chaleur que s'ils y eussent été intéressés par la perte de leur sang ou de leurs biens. La Reine marchoit sans défiance & sans précaution. Elle avoit même refusé une Escorte , que le roi avoit fait préparer à Rouen , pour l'accompagner aussi loin qu'il lui plairoit de s'en servir. Ses gens n'avoient pas ordre non plus de cacher son nom ni sa marche , & pensant aussi peu au déguisement qu'à l'ostentation , elle ne s'occupoit que du terme de son voyage. Tandis qu'elle étoit à souper dans le Village où elle s'étoit arrêtée , la Mai-

son , qui n'étoit qu'une Hôtellerie publique , se remplit d'Anglois , que la seule curiosité peut-être y avoit d'abord amenés , mais qui s'échauffant entr'eux sur les intérêts de leurs Pays terminèrent leur conversation par des reproches grossiers & des invectives sanglantes entre la Reine & sa suite. Elle n'avoit avec elle que dix personnes , dont trois étoient ses femmes ; deux Gentilshommes Anglois qui s'étoient attachés à elle par le seul mouvement de leur affection , & cinq Domestiques ; triste reste de tant de grandeur & de puissance. Les deux Gentilshommes bouillant de zèle pour leur Reine , se flatterent d'imposer silence à cette Troupe de Mutins par un air de hauteur & d'autorité. Mais leur insolence augmentant à la première menace , ils s'emportèrent bientôt jusqu'à s'armer de tout ce qui s'offroit à leur fureur , & forçant les deux Gentilshommes de se retirer dans la chambre de la Reine , ils jurèrent d'exterminer les restes d'un Parti qui avoit causé tant de mal à l'Angleterre. Leur attaque devint une espèce de Siège auquel il

auroit été difficile de résister long-tems , si quelques François attirés par le bruit n'eussent délivré la Reine d'un si grand danger.

Comme elle étoit peu avancée dans sa route , une si fâcheuse aventure , qui pouvoit se renouveler à tous momens dans les autres parties de la Province , lui fit prendre le parti de retourner à Rouen , non-seulement pour y prendre l'Escorte qu'elle avoit refusée , mais pour y attendre Sir Thomas *Montgomery* , Ambassadeur d'Edouard , à la Cour de France , qui n'ayant pû se rendre assez-tôt à Dieppe ou à Rouen pour la recevoir , lui avoit fait dire qu'il se trouveroit à Alençon sur son passage. Il restoit de la part de l'Angleterre quelques formalités , dont ce Ministre étoit chargé ; & Louis XI. avoit donné ordre en même tems au sieur de Genlis & à Jean Raguenet , Receveur Général de Normandie , de se rendre au même lieu pour assister de sa part à cette dernière scène. Ils se conformerent volontiers aux intentions de la Reine. *Montgomery* , suivant les ordres qu'il avoit reçus de son

Maître , reçut de cette Princesse une confirmation libre de l'Acte par lequel on l'avoit déjà fait renoncer , en sortant de la Tour de Londres , à son douaire , à ses joyeux & à tout ce qu'elle pouvoit reclamer en qualité de Reine Douariere d'Angleterre. Les deux Ministres de France étoient chargés de prendre cette occasion pour lui apprendre à quel prix le Roi s'étoit employé si ardemment pour sa liberté. René , par un Testament signé à Lyon au commencement de la même année , avoit cédé à la France tous ses droits sur la Provence , sur l'Anjou , & sur les Duchés de Lorraine & de Bar. La seule condition qu'il avoit attachée à ce beau présent avoit été que Louis XI. payeroit la rançon de sa fille , & feroit à cette Princesse une pension convenable à son rang. Elle fut obligée de confirmer aussi cette disposition du Roi son pere.

La satisfaction qu'elle ressentoit de se voir libre ne l'empêcha point de remarquer ce que lui coutoit cette faveur. Elle se trouvoit dépouillée dans le même instant , non-seulement de tout ce que le droit

établi lui accordoit en Angleterre ; mais de tous les avantages qu'elle tiroit de sa naissance pour la succession de la Maison d'Anjou dont elle étoit l'unique héritière. Il n'étoit pas permis de réclamer contre des loix si sâures. Elle s'en plaignit au Roi son pere ; mais elle dû être consolée par la réponse de ce bon vieillard , qui ne s'étoit déterminé au sacrifice de tous ses biens que pour se procurer la douceur de la revoir. Elle se rendit à Aix , où il étoit retourné ; & jusqu'à la mort de ce Prince , qui arriva le 10 de Juillet 1480 , le silence des Historiens semble marquer qu'elle y vécut dans l'éloignement absolu de toutes sortes d'affaires.

Cependant , son repos y fut troublé par une visite qu'elle étoit fort éloignée de prévoir , & qui la renvoya malgré elle dans des souvenirs trop capables de r'ouvrir toutes les plaies de son cœur. La Duchesse de Clarence , fugitive d'Angleterre après la mort de son mari , vint chercher un azyle & de la consolation près d'elle. Son malheur étoit si récent , qu'étant encore baignée de larmes & pénétrée d'amertume , elle

ne put manquer de communiquer à la Reine une partie de sa douleur. Madame Trott, qui étoit demeurée attachée à elle après avoir obtenu grace d'Edouard par son entremise, lui avoit conseillé de s'éloigner pendant quelque tems de sa Patrie; & dans la confiance qu'elles avoient toutes deux à l'amitié de Marguerite, elles avoient entrepris le voyage de Provence. Ce ne pouvoit être la fin tragique du Duc de Clarence qui excitoit la compassion de la Reine. Elle ne devoit point ce sentiment au Meurtrier de son fils. Mais elle n'avoit point oublié que la Duchesse l'avoit toujours respectée comme une mere, & le mouvement de tendresse qui lui avoit fait mépriser toutes sortes de considérations pour lui venir faire ses adieux à Greenwich étoit une preuve d'attachement qui ne pouvoit être sortie de sa mémoire.

Ceux qui connoissoient le caractère d'Edouard & celui du Duc ne s'étoient jamais persuadé que leur réconciliation fût sincère; & quand le premier auroit pu se guérir de ses défiances, & l'autre de son in-

confiance & de sa légèreté naturelle , le Duc de Gloucester avoit trop d'intérêt à souffler entr'eux le feu de la discorde pour laisser subsister long-tems leur union. Tous les Historiens conviennent qu'il préparoit déjà sourdement les moyens de s'assurer la Couronne après la mort du Roi. C'étoit une entreprise bien difficile , puisque ses deux freres aînés avoient des enfans ; mais il y voyoit de la possibilité en y travaillant par degrés. Le premier étant de se débarrasser du Duc de Clarence , il s'étoit efforcé de le noircir dans l'esprit du Roi par mille accusations qui ne pouvoient manquer de vraisemblance après les exemples passés. La Reine qui avoit repris beaucoup de pouvoir sur l'esprit de son mari , depuis qu'elle avoit donné deux Princes à l'Angleterre , fortifioit continuellement ses soupçons ; & le Duc de Clarence naturellement fier & indiscret , avec peu de génie , fournissoit à tous momens des armes contre lui-même par l'imprudence de sa conduite & par la liberté de ses discours.

Il y avoit néanmoins peu d'appa-

rence que sa perte fut si prochaine , lorsque le hazard y donna lieu par une aventure qui n'avoit rien de commun avec des intérêts si sérieux. Le Roi étant à la Chasse dans le Parc du Chevalier *Burdett* , avec qui le Duc de Clarence étoit lié d'une étroite amitié , y tua un Dain blanc que ce Gentilhomme aimoit beaucoup. Cette perte fut si sensible à *Burdett* , que dans le premier feu de sa colère , il souhaita , en jurant „ que le Bois du Dain fût dans „ le ventre de celui qui l'avoit tué. „ Cette ridicule imprécation , qui n'auroit passé dans un autre que pour un emportement puérile , fut tournée en crime de haute trahison dans un ami du Duc de Clarence. En deux jours *Burdett* fut condamné à mort & exécuté publiquement. Le Duc étoit alors en Irlande. Ceux qui n'avoient sollicité le supplice de son ami que pour lui donner occasion d'irriter le Roi par quelque fausse démarche , se hâterent de le faire avertir de cet événement. Il revint furieux , & ne ménageant personne à son arrivée , il reprocha au Roi même , avec la dernière hau-

teur , d'avoir manqué de considération pour un frere à qui il étoit redevable de sa Couronne. Ce transport étoit peut-être pardonnable à l'amitié ; mais il y joignit des menaces si inconsidérées , qu'Edouard ne balança point à le faire arrêter. Ses Ennemis , dont le plus dangereux étoit toujours le Duc de Gloucester , eurent soin d'éloigner du conseil tous ceux qui pouvoient lui être favorables. Ils dressèrent eux-mêmes plusieurs chefs d'accusations , dont les principaux regardoient la personne du Roi. Enfin , par une juste disposition du Ciel qui destinoit tous ces Princes sanguinaires à périr par leurs haines & leurs fureurs mutuelles , il fut condamné à mourir , & tout l'adoucissement que le Roi mit à sa Sentence , fut de lui abandonner le choix du supplice.

La Duchesse étoit alors en Irlande , avec deux jeunes enfans qu'elle avoit eus de son mariage. Ses amis eurent le tems de la faire avertir du péril de son mari avant sa condamnation , & sa diligence fut extrême pour aller solliciter sa grace. Mais si elle fut mortellement

afligée d'apprendre en arrivant à Londres que son Arrêt étoit prononcé , elle s'abandonna encore plus aux larmes , en apprenant pour quel genre de fupplice il s'étoit déclaré. Infenfible en apparence aux horreurs de fon fort , il avoit demandé au Roi d'être étouffé dans une Cuve de Malvoisie. La Duchefle ayant obtenu la liberté de le voir , n'omit aucun effort pour lui faire perdre une fi miférable réfolution , & dans la néceffité où il étoit de rendre fa vie au Ciel , elle eut le courage de l'exhorter à ne pas chercher d'autre voie que celle de fes pareils ; mais fe faifant un jeu de fon fupplice , il la preffa inflamment d'y affifter. L'affoibliffement de fes forces , caufé par la honte & par la douleur , la difpenfa de ce funefte office. Elle refufa même d'entendre les circonftances d'une fcène fi odieufe , & pleurant l'aveuglement autant que la mort d'un mari qu'elle avoit toujours tendrement aimé , à peine attendit-elle le rétabliffement de fa fanté pour s'éloigner de l'Angleterre avec fes enfans.

Ce récit n'excita dans la Reine :

avec une vive pitié pour la Duchesse , qu'une respectueuse admiration de la Justice du Ciel , qui prenoit soin de la vanger. Combien ce sentiment n'auroit-il pas augmenté , si pénétrant dans l'avenir elle eut pu voir tous les Ennemis & les Bourreaux de son Sang tomber successivement sous le poignard les uns des autres. Mais éloignant au contraire tout ce qui pouvoit réveiller sa haine , & cherchant désormais la paix du cœur dans l'oubli même de ses ressentimens , elle s'efforça par ses discours & par son exemple d'inspirer à la Duchesse de Clarence les mêmes dispositions. Elle la retint six mois auprès d'elle , & la voyant assez tranquille pour la faire souvenir de l'intérêt de ses enfans , qui sembloit demander son retour en Angleterre , elle lui conseilla de sacrifier les restes de sa douleur à leur fortune en allant solliciter pour eux les faveurs du Roi leur oncle.

La mort de René rompit enfin l'unique lien qui pût attacher Marguerite au commerce des hommes. Après lui avoir rendu les derniers

devoirs , elle ne pensa plus qu'à l'exécution du dessein qu'elle avoit formé depuis si long-tems de se dérober au monde , où elle ne voyoit plus rien qui fût capable de l'arrêter. Cependant , elle crut pouvoir donner quelque préférence , dans le choix d'un tombeau , à la Province d'Anjou , qu'elle regardoit particulièrement comme l'héritage de sa Maison , & où elle avoit regreté de ne pas trouver le Roi son pere en sortant de sa prison. Avec son panchant , elle eut une raison beaucoup plus forte de s'y déterminer , dans les secours qu'elle espéroit pour le reste de sa vie , d'un homme dont René lui avoit vanté , en expirant , la droiture & la fidélité. C'étoit un vieux Gentilhomme d'Anjou , nommé *Vignoles* , qui avoit des biens considérables dans cette Province , & qui ayant passé la plus grande partie de sa vie au service du Roi de Sicile , ne souhaitoit , après la perte d'un si bon Maître , que de se retirer dans ses Terres pour y attendre tranquillement la mort. Il répondit avec empressement à l'envie que Marguerite lui marqua de

prendre le même chemin. Mais lorsqu'elle se fut ouverte à lui de ses projets de solitude , il lui représenta avec beaucoup de sagesse qu'une résolution de cette nature ne convenoit ni à son rang , ni au rôle extraordinaire qu'elle avoit soutenu long-tems avec tant de gloire. Ses raisons étoient simples : „ Ou vous
 „ prendrez le parti, lui dit-il, de vous
 „ assujettir tout à fait aux loix du
 „ Cloître , ou vous vous bornerez
 „ à vous y faire une retraite qui ne
 „ changera rien au train de vie que
 „ la bienséance exige d'une Reine.
 „ Dans le premier cas , vous ne considérez point assez ce que votre
 „ imagination vous prépare de tourmens ; & dans le second , vous ne voyez pas que vous ne cherchez qu'à vous gêner vous-même & à incommoder les autres. ”

Quelqu'impression que ce raisonnement pût avoir fait sur son esprit , elle n'étoit point destinée par la Providence à se voir dans la liberté de suivre son inclination. A peine fut-elle arrivée en Anjou que Louis XI. lui fit proposer une nouvelle confirmation du Testament de Re-

né , par un Acte plus authentique que celui que Genlis & Raguenet avoient reçu d'elle à Rouen. Cette proposition , qui sembloit marquer quelque doute de la validité de son premier Acte & de la disposition même du Roi son pere , lui fit naître , à l'instigation de Vignoles , la pensée d'examiner si la Justice ne l'autorisait pas effectivement à revenir contre une donation sur laquelle on ne l'avoit point consultée , & qu'elle avoit signée dans des circonstances où le misérable état de sa fortune lui en faisoit une loi. Elle ne se flattoit pas sans doute de forcer le Roi à lui restituer malgré lui les Provinces auxquelles elle avoit renoncé ; mais la pension qu'il devoit lui donner en échange n'étant pas payée aussi exactement que le prix de sa rançon l'avoit été au Roi d'Angleterre , Vignoles lui faisoit espérer qu'un peu de résistance serviroit du moins à rendre Louis plus fidèle , & peut-être à lui faire augmenter une amitié qui n'avoit aucune proportion avec les biens qu'il lui enlevait. Ce conseil ne tourna point à sa satisfaction. Les Commissaires que

le Roi lui avoit envoyés ayant marqué à ce Prince qu'ils trouvoient quelque difficulté dans l'exécution de ses ordres, en reçurent un d'autant plus mortifiant pour elle, que dans l'espérance de tirer quelque fruit de son opposition, elle avoit déjà pris des engagements qui supposoient plus d'exactitude dans le payement de sa pension. Le Roi lui fit dire qu'elle oublioit trop tôt de quelle situation il l'avoit tirée, & que si elle regretoit la succession de son pere, il étoit prêt à la lui restituer, mais à condition qu'elle en iroit jouir à la Tour de Londres. Il fallut changer de langage, & signer un nouvel Acte, qui fut passé au Château de *Reculée*, près d'Angers, le 19 Octobre 1480.

Les engagements qu'elle avoit pris, & qui la jetterent dans une suite de mouvemens & d'embarras fort opposés à ses résolutions, regardoient les Comtes de Richement & de Pembroock, que le Duc de Bretagne continuoit de faire garder à Vannes. Ils n'avoient pu ignorer qu'elle s'étoit rapprochée d'eux, & se flattant aussi-tôt qu'ils en pourroient tirer quelque avantage, ils n'avoient pas

manqué de lui faire demander avec son amitié quelque marque de l'intérêt qu'elle prenoit encore à la Maison de Lancastre. Outre leurs nécessités de fortune , qui la portèrent à leur promettre un secours annuel en forme de pension , ils la firent informer du péril auquel ils étoient exposés continuellement de la part d'Edouard. Ils avoient eu le bonheur d'en éviter un , dont on trouve toutes les circonstances dans *Argentré* , & qui commençoit à leur rendre la simplicité du Duc de Bretagne aussi redoutable que la haine & les artifices d'Edouard. La Trêve qui avoit été souvent violée entre l'Angleterre & la Bretagne demandant d'être renouvelée avec des conditions plus fermes , le Roi avoit pris cette occasion pour envoyer des Ambassadeurs Extraordinaires au Duc , & l'on n'avoit point eu de peine à rétablir les deux Nations dans une parfaite intelligence. Mais après les discussions d'intérêt , les Ambassadeurs s'étoient ouverts au Duc sur le principal objet de leur négociation. Ils lui avoient représenté „ que le Roi leur Maître dé-

" fîtoit ardemment d'éteindre pour
 " jamais le feu des factions , qui
 " avoit caufé de fi longs defordres
 " en Angleterre ; que la Maifon de
 " Lancaftre n'ayant plus d'autre
 " Prince que le Comte de Riche-
 " mont , fon deffein étoit de le ma-
 " rier avec une de fes filles , pour
 " unir les deux Maifons par ce ma-
 " riage ; qu'il le prioit dans cette
 " vûe de lui envoyer le Comte , à
 " qui il lui tardoit de donner des
 " preuves de fon affection qui fifsent
 " conoître à tous fes Peuples le
 " défir qu'il avoit de les rendre
 " heureux par une tranquillité inal-
 " térable. " Le Duc de Bretagne ,
 porté par fa candeur naturelle à
 juger favorablement de celle d'au-
 trui , ne foupçonna point Edouard
 de cacher un odieux deffein fous
 ces apparences de moderation. Il
 fit remettre le Comte de Riche-
 mont aux Ambaffadeurs , qui fe
 hâterent de partir avec leur proie
 pour aller s'embarquer à S. Malo.

Mais ce jeune Prince n'avoit pas
 négligé fi long-tems de s'échapper
 de fa prifon fans y être retenu par
 des chaînes plus puiffantes que celles

du Duc. Il étoit amoureux d'une fille de sa Nation , dont la famille se trouvoit établie à Vannes , & cette passion le rendoit sourd depuis long-tems à toutes les instances du Comte de Pembroock , qui l'avoit pressé mille fois de profiter de la facilité qu'ils avoient continuellement à s'évader. Cette fille , qui étoit d'une naissance commune & qui se nommoit *Lée* , pénétra l'artifice d'Edouard en se voyant enlever son Amant. Elle engagea son pere à se rendre avec la dernière promptitude à la Cour , où il représenta au Duc „ que la démarche qu'il venoit
 „ de faire le couvroit d'une éter-
 „ nelle infamie ; sans compter que sa
 „ conscience ne lui permettoit pas
 „ de livrer un Prince , qui se croyoit
 „ en sûreté sous sa protection , à son
 „ plus mortel Ennemi. ” Ce discours fit ouvrir les yeux au Duc. Il fit partir sur le champ Pierre Landais pour Saint Mâlo , avec ordre d'employer jusqu'à la force pour tirer le Comte de Richemont des mains des Ambassadeurs , s'il pouvoit faire assez de diligence pour prévenir leur embarquement. Ceux qui ont accu-

Se le Duc de s'être laissé gagner par une grosse somme qu'il avoit reçue d'Edouard , & de n'avoir changé de sentiment que par la force de ses remords , n'ont pas fait attention que si les Ambassadeurs eussent employé cette voie pour séduire le Maître , elle leur auroit réussi bien plus facilement avec un Ministre aussi corrompu que Pierre Landais , qui étoit en même tems son favori. Cependant , étant arrivé à Saint Malo dans le moment que les Ambassadeurs alloient s'embarquer , il les fit avertir de la part du Duc qu'il lui restoit quelque affaire importante à leur communiquer , & tandis qu'il étoit en conférence avec eux , les gens de sa suite , à qui il avoit donné ses ordres pour faire évader les deux Prisonniers , les conduisirent dans une Eglise. Il suffisoit qu'ils fussent hors des mains de leurs Ravisseurs pour n'avoir rien à redouter dans une Ville qui étoit soumise au Duc. Les Ambassadeurs se plaignirent amèrement d'avoir été trompés : mais après quelques excuses frivoles , on leur répondit nettement que le Duc de

Bretagne ayant fait de nouvelles réflexions sur la démarche où il s'étoit laissé engager , avoit compris qu'il ne pouvoit livrer le Comte au Roi sans se perdre d'honneur , & qu'il promettoit seulement de le faire garder avec tant de soin qu'Edouard n'auroit rien à craindre de ses entreprises.

Vannes continua d'être sa prison ; mais le péril dont il étoit sorti si heureusement pouvant se renouveler par d'autres voies , le Comte de Pembroock conjuroit Marguerite de joindre ses instances aux siennes pour engager le Prince à se mettre en sûreté par une fuite prudente , & la prioit même de favoriser ce dessein par les secours qu'elle pouvoit leur procurer aisément à si peu de distance de la Bretagne. Elle ne refusa point de leur rendre ce service ; mais la difficulté étoit de le faire accepter au Comte de Richemont , ou plutôt de le faire renoncer à une passion qui sembloit le rendre également insensible aux bienséances de son rang & au soin de sa vie. Après quantité d'efforts inutiles , dont le Prin-

ce se défendoit par des raisons prises de sa grandeur d'ame & de l'opinion qu'il avoit de la générosité du Duc de Bretagne , ce fut la Reine qui proposa elle-même au Comte de Pembroock de faire partir secrètement Catherine Lée , pour le lieu où il vouloit conduire son neveu , & de donner ensuite à ce prince pour motif de son propre départ l'espérance de la rejoindre. Il ne fut pas aisé de la faire entrer dans un projet dont elle appréhendoit quelque tache pour son honneur. Malgré la tendresse dont elle ne se défendoit point pour son Amant , elle ne lui avoit accordé jusqu'alors aucun avantage sur elle , & soit que l'exemple d'Elisabeth Woodville excitât sa présomption , soit qu'elle voulut faire prendre plus de force aux sentimens du jeune Comte pour en assurer la durée , elle se contenoit dans une modestie qui servoit de jour en jour à les augmenter. Cependant , elle se rendit à l'autorité de son pere , qui étoit disposé à tout sacrifier pour un Prince qu'il regardoit comme son Roi. Etant partie sous sa conduite , ce fut à la

Reine même que le Comte de Pembroock les adressa , & dans les excuses qu'il en fit à cette Princesse , il lui marquoit que son neveu & lui ne seroient pas deux jours à les rejoindre.

Marguerite étoit alors au Château de Dampierre , qui appartenoit à Vignoles. Si elle fut surprise que le Comte l'eut choisie pour dépositaire de Lée & de sa fille , elle n'en reçut pas cette jeune personne avec moins de bonté & d'admiration. C'étoit au Comte de Richemont qu'elle croyoit devoir le premier de ces deux sentimens ; mais la considération du Comte ne déroboit rien de l'autre à Catherine Lée , que Marguerite trouva digne de toute la passion qu'elle avoit inspirée au premier Prince d'Angleterre. Les témoignages qu'on avoit de sa sagesse lui faisant joindre l'estime à l'inclination , non-seulement elle consentit à la garder près d'elle , mais elle prit un intérêt à sa conduite & à sa fortune , qui servit dans sa suite à la rendre une des plus heureuses femmes de son tems. Deux jours, & huit se passèrent, sans qu'on

entendit parler du Comte de Pembroke. La Reine inquiète envoya secrètement Vignoles à Vannes. Il revint avec de fâcheuses nouvelles. Les deux Comtes ayant manqué de précautions dans les préparatifs de leur fuite avoient été arrêtés par les Gardes qui les observoient, & le Duc de Bretagne irrité de leur entreprise les avoit fait transporter dans l'Isle d'Ouessant, où ils étoient gardés avec une rigueur qu'il n'avoit jamais marqué pour eux pendant leur séjour à Vannes. Leur perte, à laquelle il sembloit que le Duc voulût contribuer lui-même par la facilité qu'il donnoit au premier Vaisseau d'Angleterre de les enlever dans une prison fort mal défendue, allarma si vivement la Reine, qu'elle se reprocha d'avoir pris trop de part à des intérêts qui n'étoient plus propres qu'à troubler son repos. Quel rapport avoit-elle désormais à la Maison de Lancastre & à la succession d'Angleterre ? Etoit-ce l'espoir de se voir rétablie dans des droits qu'elle avoit abandonnés, étoit-ce l'ambition ou la vengeance, qui pouvoient lui faire

re

re souhaiter une révolution favorable au jeune Comte ? Elle avoit enseveli toute sa haine à la Tour pendant cinq années qu'elle y avoit passées à rétablir la paix dans son cœur , & le séjour qu'elle avoit fait en Provence avoit achevé de calmer toutes ses passions. Pourquoi s'exposer en faveur d'autrui à de nouvelles agitations qu'elle n'auroit pas voulu ressentir pour elle même.

Cependant , sa générosité , plus forte que toutes ces réflexions , ne lui permit point d'abandonner un jeune Prince à qui elle ne voyoit plus d'autre ressource que son secours. Vignoles étoit un homme d'expérience qui avoit accompagné dès sa jeunesse le Roi de Sicile dans toutes ses Guerres. Elle le chargea d'employer tout ce qu'il pourroit trouver d'expédiens dans sa prudence & dans son courage pour délivrer les deux Comtes. Lée s'offrit à l'accompagner. Ils partirent avec peu de gens , dans la crainte de se trahir par les moindres apparences ; & s'étant fournis d'une grosse somme d'argent , qui pouvoit leur faire trouver au besoin un Vaisseau &

des Soldats , ils se rendirent à la Rochelle , d'où ils leur fut aisé de gagner l'Isle d'Ouëssant.

La seule place de l'Isle qui fût capable de quelque défense étoit le Château , où les deux Comtes étoient renfermés. Vignoles n'avoit pris avec lui que dix hommes , parce qu'il faisoit plus de fond sur son adresse que sur la force ouverte. S'étant informé sans affectation de tout ce qui ne pouvoit être inconnu aux habitans de l'Isle , il apprit que la Garnison étoit composée de soixante hommes , & que les deux Comtes , à qui l'on accordoit quelquefois la liberté de chasser , ne sortoient jamais sans les avoir à leur suite. il n'en espéra pas moins de les enlever dès la première fois qu'il sortiroient du Château. S'étant déguisé en Payfan , il fit rentrer ses gens dans son Vaisseau , avec ordre de se tenir prêts à s'éloigner du rivage au premier signe. Il s'assura par ses largesses de la discrétion de quelques Payfans qui habitoient la côte , & leur faisant tenir trois chevaux prêts derriere une haie qui servoit à les cacher , il attendit le

moment où il verroit les portes du Château s'ouvrir. Les deux Comtes parurent. Il n'eut pas de peine à se faire connoître d'eux pour un homme qui cherchoit à les servir. Deux mots d'explication leur firent comprendre ce qu'ils avoient à faire pour le seconder. Ils furent plutôt à cheval que leurs Gardes ne s'en apperçurent , & gagnant aussi-tôt le bord de la Mer avec leur guide , ils s'embarquerent sans avoir trouvé le moindre obstacle.

Mais , par un hazard fort étrange , dans le tems que les Matelots s'agitoient pour mettre à la voile , & que les deux Comtes , qui avoient gagné le Vaisseau dans une Chaloupe , recevoient les félicitations de Lée & de Vignoles , une Barque plate partie du Port voisin , amenoit dans l'Isle soixante Soldats qui venoient relever la Garnison du Château. Il fut impossible aux Matelots de saisir le vent avec assez de diligence pour surpasser celle des Rames. La curiosité seule porta d'abord les Officiers de cette Troupe à s'approcher du Vaisseau ; mais étant montés à bord , l'embar-

ras de ceux qui forçoient les deux Comtes à se cacher , & bientôt là vûe des Soldats de l'Isle qui parurent en troupe sur le rivage , leur firent juger qu'ils avoient besoin de quelque précaution. Une légère résistance les auroit d'abord écartés si les deux Seigneurs n'eussent point été sans armes & si Vignoles n'eût pas cru que la prudence les obligeoit à se cacher. Il fut trop tard pour songer à se défendre lorsque le Vaisseau fut rempli de Soldats , qui apprirent par les cris de ceux qui étoient à terre que c'étoit le Comte de Richemont qui leur échappoit.

Il fut conduit au Duc de Bretagne avec Vignoles & tous ses gens. L'indignation du Duc fut vive à la première nouvelle qu'il eut de leur hardiesse , qu'il les eût envoyés sur le champ au supplice s'ils ne s'étoient fait connoître pour des Domestiques de la Reine Marguerite , qui n'avoient formé leur entreprise que par ses ordres. Lée seul étoit son Sujet. Il ordonna qu'on lui fit son procès avec la dernière rigueur , & s'étant fait présenter les deux Comtes , il les menaça de les en-

voyer dans une prison plus sûre en Angleterre. Mais le jeune Comte lui reprocha d'un ton ferme, l'abus qu'il faisoit de la force, pour lui imposer un joug qu'il n'étoit obligé de souffrir par aucune loi ; & lui faisant honte de la soumission qu'il marquoit pour Edouard, il le ramena par degrés à des sentimens si modérés, qu'après s'être retransché sur la parole qu'il avoit donnée au Roi d'Angleterre, il lui promit de le renvoyer à Vannes, s'il vouloit lui engager la sienne d'y vivre avec autant de tranquillité qu'il y avoit vécu jusqu'alors. Le Comte qui s'attendoit à rentrer dans une prison plus étroite que celle dont il étoit sorti, se garda bien de rejeter cette proposition ; mais soutenant le ton qui lui avoit si heureusement réussi, il répondit au Duc que pour mettre quelque égalité dans les conditions, il falloit donc qu'il s'engageât lui-même à ne jamais abuser du pouvoir qu'il avoit sur lui pour le remettre entre les mains d'Edouard. Il y avoit dans cette demande un air de justice dont le Duc fut frappé. Il s'engagea

par serment à ne se rendre jamais coupable d'une si basse trahison ; & pour achever de satisfaire le Comte , il lui accorda la grace de Lée.

Il falloit effectivement que les deux Comtes fussent bien peu contrainsts dans leur prison de Vannes ; puisque le malheur qu'ils avoient eu d'être arrêtés en voulant prendre la fuite n'étoit venu que de l'imprudence grossière de quelques-uns de leurs gens , & qu'avec un peu plus de ménagement , ils se procurerent dans la fuite les moyens de faire plusieurs fois le voyage d'Anjou. Outre les précautions qu'ils prirent toujours pour cacher leur absence , ils eurent soin qu'on ne pût leur reprocher d'avoir voilé leur engagement. Il consistoit à demeurer fidèlement sous la garde & la protection du Duc de Bretagne. Loin de penser à s'y soustraire , l'un demeuroit toujours à Vannes dans l'absence de l'autre ; autant pour être le garant de son retour , que pour déguiser mieux la liberté qu'ils s'accordoient successivement. Ainsi l'on peut s'imaginer qu'ils n'étoient gardés que lorsqu'ils s'écartoient de leur de-

meure , & qu'avec un peu d'adresse il leur étoit d'autant plus aisé de s'échapper alternativement , que le moindre prétexte d'incommodité pouvoit persuader que l'un gardoit son appartement lorsqu'on voyoit paroître l'autre. Ainsi tous les Historiens ne donnent-ils point d'autre idée de leur prison.

L'usage qu'ils firent de cette facilité à visiter la Reine rendit bientôt la retraite de cette Princesse comme le centre de tous les desseins qui furent formés en faveur de la Maison de Lancastre. Ce fut de-là que le Comte de Richemont sensible à l'infortune du Comte d'Oxford qui étoit toujours étroitement referré au Château de Hames , & prévoyant l'utilité qu'il auroit tôt ou tard à tirer de ses services , envoya Lée & Vignoles pour tenter de lui ouvrir les portes de sa Prison. Il y étoit chargé de fers , & dans un état qui justifia bien la haine qu'il porta toute sa vie à Edouard & à tout son Sang. Vignoles , pour satisfaire non seulement l'Héritier des Lancastres , mais la Reine même , qui ne devoit pas moins de reconnois-

sance que lui au Comte d'Oxford, eut la constance de passer plusieurs mois aux environs de Hames, occupé sans affectation à se lier avec le Gouverneur du Château & avec tous ses Gens. Il obtint aisément dans cette familiarité la permission de voir le Comte; mais n'ayant pû trouver un moment favorable pour lui apprendre le service qu'il cherchoit à lui rendre, il forma sur d'autres circonstances un projet dont le succès lui parut certain. Ayant remarqué que les jours de Fêtes on amenoit le Comte & quelques autres Prisonniers dans une chambre voisine de la Chappelle, pour y entendre la Messe, il ne douta point qu'il ne se trouvât quelqu'un parmi eux qui entendit la Langue Latine. Il gagna le Prêtre par une grosse somme; & à la place de l'Epître ou de l'Evangile il lui fit réciter un avis en Latin aux Prisonniers, de se tenir prêts à seconder les efforts qu'on entreprendroit un certain jour pour leur liberté. On ne les amenoit à la Messe qu'après avoir pris soin de leur mettre des entraves aux mains; mais comme si cette précaution eut été

suffisante à l'égard de cinq ou six personnes , dont la soumission paroïsoit tournée en habitude , on les abandonnoit seuls à leur dévotion. Ils ne manquèrent point de s'aider mutuellement de toute leur adresse pour se défaire de leurs chaînes. Vignoles & Lée , qui avoient fait toutes leurs observations , s'étoient chargés de courtes épées & d'armes à feu , qu'ils tenoient cachés sous leurs Manteaux. Ils sortirent successivement de la Chappelle pour les distribuer aux Prisonniers , & l'usage où lon étoit de les voir au Château éloignant toutes les défiances , ils eurent toute la liberté qu'ils avoient esperée pour gagner la porte de leur Chambre. Enfin par une hardiesse dont la suite est beaucoup moins vraisemblable , ou qui doit faire supposer du moins que le Château de Hames étoit fort mal gardé , ils se saisirent du Gouverneur & des Gardes , sans avoir fait d'autre emploi de leurs armes que pour les menacer , & ils partagerent tous , le bienfait qui n'étoit destiné que pour le Comte d'Oxford. Ayant été poursuivis

néanmoins avec beaucoup de diligence , le Comte se sépara de Vignoles en fuyant , & ne le rejoignit qu'en Anjou.

L'arrivée de ces nouveaux Hôtes apportoit toujours à la Reine quelque renouvellement de douleur , par les souvenirs que leur présence & leur entretien servoient à lui faire rappeler. Mais renfermant sa tristesse dans le fond de son cœur , elle ne leur rendoit pas moins les bons offices qui dépendoient de son crédit & de ses soins. Le Roi d'Angleterre en fit des plaintes à Louis XI , qui répondit froidement à son Ambassadeur , qu'il ne pouvoit priver la Reine du plaisir de recevoir & d'obliger ses anciens Amis. Cependant elle craignit peu de chagriner le Comte de Richemont en traversant ses amours. L'affection qu'elle avoit conçue pour Catherine Lée lui faisant souhaiter pour cette fille un sort digne de son esprit & de sa beauté , elle lui représenta si vivement le tort qu'elle se feroit en nourrissant la passion d'un jeune Prince qui ne pouvoit lui en donner

de preuve honorable pour sa vertu , qu'elle lui fit prendre une ferme résolution de ne plus l'écouter. La douleur du Comte n'ébranla point ce généreux projet ; & lorsqu'il fit éclater ses plaintes , Marguerite se chargea de lui faire considérer elle-même que ne pouvant chercher que de l'amusement dans la séduction d'une Fille de mérite , c'étoit respecter trop peu l'honneur & la vertu que de faire un si précieux sacrifice à ses plaisirs. Il ne se rebuta pas néanmoins dans ses poursuites , & les voyages qu'il continuoît de faire en Anjou produisoient toujours quelque marque éclatante de ses sentimens. Le Comte de Pembrooc , qui souhaitoit de lui occuper agréablement l'esprit & le cœur , pour dissiper l'ennui de sa situation , favorisoit son penchant par son approbation & par ses services. Il avoit gagné Lée. Le Doyen de Tours , frere de Vignoles , s'étoit laissé engager aussi dans les intérêts du Prince. Soit que les deux Comtes eussent dessein de tromper Catherine par quelque imposture , soit qu'ils se promissent de rompre aisément un

mariage auquel ils ne se propofoient pas d'apporter beaucoup de formalités , ils étoient convenus avec Lée qu'il prefferoit lui même fa fille de recevoir la main du Comte , & le Doyen étoit difpofé à les unir par fa bénédiction. Des offres fi férieufes & propofées par la bouche d'un Pere , firent une puiffante impreflion fur l'efprit de Catherine. Le jour fut marqué pour la cérémonie , & quoique le Comte de Pembrock ne put être en Anjou avec le jeune Prince , fon consentement devoit fuppléer à fa préfence. Mais Catherine arrêtée par un mouvement de reconnoiffance pour les bontés de la Reine , ou peut-être par la crainte de fon refentiment , n'ofa terminer cette Scène fans l'en avoir informée. C'étoit rendre tant de préparatifs inutiles. Marguerite lui fit ouvrir les yeux fur fon illufion , & dans le mécontentement qu'elle reffentit contre Lée & le Doyen de Tours , elle les bannit pendant quelque tems de fa préfence. Aux plaintes & aux foupirs du Comte , elle répondit par une propofition fi adroite qu'en le mettant dans l'impuiffance de ré-

pliquer , elle se fit de nouvelles armes de son embarras & de son silence pour fortifier la sagesse de Catherine. Voulez-vous prendre le parti , dit-elle à ce Prince , de l'épouser ouvertement , c'est-à-dire , à la face de l'Angleterre & de la France , pour qui le mariage d'un homme tel que vous ne doit point être un mystère ? Vous verrez finir aussi-tôt mes oppositions. Le jeune Comte épouvanté de cette offre , & n'osant même en marquer sa pensée dans l'absence du Comte de Pembroock , demeura si long-tems à répondre , que Catherine crut sentir elle-même qu'on n'avoit pensé qu'à la tromper.

Des affaires plus importantes interrompirent bientôt cette intrigue badine , & lui firent prendre ensuite un autre cours. Avant que le jeune Comte fût retourné à Vannes , un Anglois , dont la Reine se remit le nom & le visage , s'étant présenté à elle , & lui ayant demandé une audience particulière , lui remit les Lettres de plusieurs Seigneurs , qui l'avoient député en Anjou , pour intéresser cette Princesse dans une

grande entreprise. Il devoit se rendre ensuite en Bretagne avec d'autres Lettres dont il étoit chargé pour les Comtes de Richemont & de Pembrooc, qui étoient le principal objet de son voyage. Les deux Comtes ne rendant jamais visite à la Reine qu'avec beaucoup de mesures, & sous des noms supposés, il ignoroit que le premier fût si près d'elle. Mais on cessa bien-tôt de lui en faire un mystère, lorsque Marguerite eût appris par ses Lettres le sujet de sa commission.

L'une étoit de Morton, Evêque d'Ely, ancien Conseiller de Henri VI, qui avoit conservé son Emploi depuis le rétablissement d'Edouard, mais dont le cœur n'en étoit pas moins fidèle à la Maison de Lancastre. Il avoit une partie de sa famille dans le Pays de Galles, vers le Château de Brecknoc, principale Terre du Duc de Buckingham, ce qui lui donnoit occasion de visiter souvent ce Seigneur. Morton étoit célèbre en Angleterre par son esprit & son sçavoir. Sa naissance étoit si basse qu'il n'avoit pû devoir son élévation qu'à son mérite. Le Duc

étant porté par son propre goût à le traiter avec la distinction dont ses talens le rendoient digne , l'avoit vû familièrement dans un séjour de quelques Mois qu'il avoit fait à Brecknock , & leurs entretiens étant tombés nécessairement sur les intérêts présens de la Nation , l'habile Prélat s'étoit insinué si adroitement dans sa confiance , qu'il avoit pénétré le fond de ses sentimens. La Cour d'Angleterre avoit peu de Seigneurs aussi distingués que le Duc par la naissance & les qualités naturelles. Il avoit rendu au Roi Edouard des services importans dont il ne croyoit point que la dignité de Grand Connétable du Royaume fût une assez haute récompense. Hastings & Stanley partageoient une faveur qu'il auroit voulu posséder seul ; & pour comble de dégoût , la Reine , qui faisoit profession de soutenir la nouvelle Noblesse contre l'ancienne , lui avoit fait manquer l'héritage de la Maison d'Héréford auquel il se croyoit des droits incontestables. En s'ouvrant à Morton , il lui confessa non seulement son aversion.

pour Edouard , mais encore le regret qu'il ne pouvoit s'empêcher de ressentir d'être entré dans le complot du Duc de Gloucester pour enlever la Couronne à ce Prince où à ses enfans. Ce qu'il regretoit n'étoit pas le mal qui devoit tomber sur Edouard ; mais n'ayant pas plus de raisons d'aimer le Duc son frere , il s'affligeoit de la nécessité où le reduisoit sa haine , de ne pouvoir se vanger de l'un qu'en s'attachant aux intérêts de l'autre. Il avoit promis au Duc de se tenir prêt à le seconder , soit qu'il prît le parti de lever le masque pour attaquer ouvertement le Roi , soit qu'attendant sa mort il regardât comme une entreprise plus aisée de détrôner ses enfans. La santé d'Edouard ne lui promettoit plus une longue vie. Il étoit si sensible à la honte d'avoir été joué par Louis XI , qui venoit de conclure le mariage du Dauphin avec Marguerite d'Autriche , qu'il dépérissoit de jour en jour. La Princesse sa fille avoit été élevée si ouvertement dans l'espérance dépouser ce Prince que les Anglois la nommoient déjà Madame la Dauphine ; & quand

Edouard se souvenoit que c'étoit par cette promesse qu'il s'étoit laissé persuader de ramener son armée de France , sans avoir tiré l'épée , il entroit dans des transports qui avoient fait craindre plus d'une fois pour sa vie. Le poison , si l'on en croit quelques Historiens , faisoit aussi son effet , par les mains du Duc de Gloucester , qui en renouvelloit de tems en tems la doze. Mais en supposant que la mort du Roi satisfit bientôt la haine de Buckingham , ce n'étoit que pour le faire tomber sous une Tyrannie qui ne lui étoit pas moins odieuse , & à laquelle il se reprochoit de s'être mis dans l'engagement de contribuer.

Ce fut après s'être assuré de lui par cette confidence que Morton lui tint , un discours , dont plusieurs Historiens ne parlent que deux ans après , dans le tems que ce Prélat étoit sous la garde du Duc au Château de Brecknock ; mais outre que l'époque en est fixée par sa Lettre à la Reine Marguerite , il n'est pas vraisemblable que s'il n'eut pas déjà eu des liaisons fort étroites avec le Duc , il eut osé se fier à lui

dans un tems où il étoit prisonnier d'Etat sous ses ordres ; sans compter que l'ordre naturel de ce fait s'accorde avec la Relation de plusieurs autres Ecrivains , qui assûrent que ce fut par amitié pour Morton , & pour le dérober à d'autres périls , que le Duc en demanda la garde à Richard I I I. Ce qui se passa donc ensuite à Breznoc ne pouvoit être que l'effet de cette première ouverture.

Le Prélat ayant laissé au Duc de Buckingham tout le tems de s'expliquer , le plaignit autant de s'être rendu l'instrument des fureurs du Duc de Glocester , que des mortifications qu'il avoit reçues d'Edouard. Ensuite pour l'amener par de longs détours au point sur lequel il pensoit à le sonder , il le fit convenir que non seulement ces deux Princes , mais tout ce qui étoit sorti d'eux & du Duc de Clarence , ne promettoit point à l'Angleterre un bonheur que le Ciel n'accorde jamais à la race des Hommes cruels & sanguinaires. Les preuves s'en offroient d'elles-mêmes dans un si grand nombre d'exemples récents. Ces Princes

réprouvés de Dieu devoient donc être en horreur à tous les gens de bien , sur tout lorsqu'ils pouvoient se donner un autre Maître , qui avec les mêmes droits du côté de la nature avoit en partage toutes les qualités qui forment les plus excellens Rois. Après une riche énumération de talens & de vertus , le Prélat voyant que le Duc cherchoit avec embarras à qui pouvoit convenir ce portrait , le nomma lui-même , comme descendant d'Edouard I I I. par une fille de ce Prince mariée à Thomas de Woodstoc.

Buckingham parut extrêmement frappé d'une conclusion à laquelle il s'étoit peu attendu. En se défendant avec modestie des éloges de Morton , il convint que la nature lui donnoit des droits qu'un homme d'un caractère plus ambitieux auroit pû chercher à faire valoir. Cependant sans se livrer à cette idée , il demanda quelque tems pour réfléchir sur une ouverture si importante. Morton , qui ne pensoit qu'à le mettre à l'épreuve , attendit avec inquiétude le fruit de cette délibération. Mais il revint de toutes ses

craintes , lorsque l'ayant revû le lendemain , il l'entendit rejeter froidement pour lui même une proposition qui ne devoit venir qu'après l'exclusion d'un autre Prince , dont les droits étoient moins éloignés que les siens , & qui loin de mériter la haine de la Nation lui paroissoit digne au contraire de réunir tous les suffrages. Il nomma le Comte de Richemont. L'Evêque d'Ely , qui n'avoit désiré que ce qu'il avoit la joie d'entendre , applaudit beaucoup à son désintéressement , & le fortifia dans les sentimens si nobles par toutes les raisons qu'il pût tirer de la justice & de l'honneur.

Tous leurs mouvemens & leurs desseins s'accordant désormais en faveur du Comte , ils conçurent que malgré l'espérance présente de pouvoir réveiller en peu de tems son Parti , il étoit beaucoup plus sûr d'attendre la mort d'Edouard ; non seulement parce qu'ils n'auroient point à combattre sa fortune , qui avoit été jusqu'alors si surprenante qu'il n'avoit point perdu une seule des Batailles où il s'étoit trouvé en

personne , & que c'étoit toujours
 de l'extrémité de l'abbaissement qu'il
 s'étoit relevé tout d'un coup par de
 nouveaux miracles ; mais encore
 plus parce que les entreprises du
 Duc de Gloucester contre lui ou
 contre ses enfans , serviroient com-
 me de degrés au Comte pour facili-
 ter les siennes. Ils établirent toutes
 leurs vûes sur ce principe , & leur
 première résolution fut de faire
 passer en Anjou un Agent sensé &
 fidèle , qui après avoir communi-
 qué à la Reine un projet dans le-
 quel ils supposoient qu'elle entre-
 roit ardemment , devoit recevoir
 d'elle des éclaircissemens sur la si-
 tuation du jeune Prince & des ins-
 tructions sur la conduite qu'il fal-
 loit tenir avec lui. La Lettre de
 Morton à cette Princesse , celle du
 Duc de Buckingham & de quel-
 ques autres Seigneurs qu'ils s'é-
 toient déjà associés , n'étoient que
 pour la disposer à recevoir leur Dé-
 puté sans défiance , & à croire de
 sa bouche ce qu'une juste précau-
 tion ne leur avoit pas permis de
 confier au papier. Ils avoient choi-
 si pour cette importante commis-

sion un Gentilhomme Gallois nommé *Jeffreys*, qui avoit des biens considérables dans sa Province, & qui s'étoit retiré de la Cour par haine pour la Maison qui occupoit le Trône.

Marguerite conféra long-tems avec lui sur les dispositions du Duc de Buckingham, qu'elle auroit eu peine à se figurer sincères si elle n'en eût été assurée par un garant tel que l'Evêque d'Ely. Les grandes qualités que l'Histoire attribue au Duc étoient mêlées de tant de vices, & la Reine connoissoit si bien le fond de ce caractère, que si elle ne voyoit personne plus propre à former un Parti & à le pousser avec autant de conduite que de courage, elle étoit persuadée aussi que le moindre caprice étoit capable de lui faire abandonner tout d'un coup son objet & sacrifier non-seulement les intérêts du Comte, mais les siens mêmes, à la satisfaction d'une passion déréglée. Il sembloit, dans les objections qu'elle fit à *Jeffreys*, qu'elle pénétrât clairement l'avenir; car on sçait que le Duc, après avoir rendu des services signalés au Comte de Richemont, se priva lui-mé-

me du fruit qu'il en devoit recueillir , & faillit de causer la ruine de son Parti , lorsqu'ayant été forcé de se cacher chez un de ses anciens Domestiques , il employa le peu de momens , qu'il y fut , à deshonor sa fille ; ce qui força ce pere désespéré de voiler l'Hospitalité à son tour , en le livrant au Roi Richard , qui lui fit trancher la tête. Cet événement étoit encore éloigné , & regarde un tems qui n'appartient point à cette Histoire ; Mais la Reine , en se réjouissant pour l'intérêt du Comte de lui voir naître un si bon Défenseur , souhaita , par une de ces craintes qui accompagnent toujours la prudence , que le zèle du Duc ne devint point aussi funeste à l'héritier des Lancastrs qu'il lui pouvoit être utile.

Cependant , après avoir entendu de Jeffreys tout ce qui avoit rapport à sa commission , & lui avoir témoigné que sans vouloir tirer aucun fruit de l'entreprise du Duc elle n'en étoit pas moins disposée à la seconder de tout son pouvoir , elle fit appeller le Comte de Richemont à qui l'Agent rendit les mê-

mes respects que s'il l'eût déjà vû sur le Trône. Avec les lettres des Seigneurs il lui en remit une de la Comtesse de Richemont sa mere. Quoique remariée au Lord Stanley , qui tenoit un des premiers rangs dans la faveur d'Edouard , on n'avoit pas fait difficulté de lui communiquer ce qu'on méditoit en faveur du jeune Comte. Elle y étoit entrée avec toute l'ardeur d'une Mere qui voit sa grandeur attachée à celle de son fils , & toute son inquiétude étant que par un excès d'ambition & de courage il ne se livrât témérairement à de si hautes espérances , elle lui recommandoit de ne rien entreprendre sans la participation & le conseil de la Reine.

Il entra si volontiers dans les intentions de la Comtesse que renonçant à se conduire par ses propres lumières , il prit le parti de retourner sur le champ à Vannes , & de renvoyer à sa place le Comte de Pembroock , pour délibérer sur ses affaires avec la Reine & le Comte d'Oxford. Vignoles & Jeffreys furent admis à cet important conseil. On agita d'abord si l'honneur permettoit

mettoit au Comte de Richemont & à son Oncle , après les engagemens formels qu'ils avoient pris avec le Duc de Bretagne , de rompre leurs chaînes & de quitter ses Etats sans son consentement. Buckingham exhortoit le Comte par la bouche de Jeffreys à se ménager la protection de la France : Qu'elle apparence dans la situation où il étoit , de faire connoître à Louis XI. s'il méritoit son estime & son amitié ; & le premier moyen pour former quelque entreprise digne de lui n'étoit-il pas la liberté ? Le droit naturel dans cette occasion paroissoit plus fort que tous les sermens ; sans compter que dans la supposition des justes droits qui l'appelloient à la succession de la Couronne , il devoit se regarder à l'égard du Duc de Bretagne comme un Prince indépendant , qui n'avoit pu être arrêté sans injustice. Ces raisons suffisoient peut-être pour lever tous les scrupules d'honneur. Mais la Reine en fit naître deux qui donnerent une autre face aux délibérations. Premièrement , une fuite telle qu'on la proposoit ne pouvoit manquer d'allarmer le

Roi d'Angleterre , & c'étoit lui donner occasion de faire des recherches qui les expofoient à voir leur deffein s'éventer en naiffant. D'un autre côté , l'on ne pouvoit abandonner fi brufquement la Bretagne , fans fe faire un Ennemi du Duc , & par conféquent fans renoncer à toute l'utilité qu'on pouvoit efpérer du long féjour que les deux Comtes avoient fait dans fes Etats. Deux objections fi fortes parurent fans réplique ; mais elles ne fervoient qu'à rendre le mal plus fenfible , fi ç'en étoit un de demeurer plus long-tems à Vannes , hors d'état de fe montrer & d'agir. La Reine , qui panchoit ouvertement à juger ce dernier Parti néceffaire , ne fut-ce que pour endormir Edouard dans la fécurité où il fe croyoit bien établi depuis plufieurs années , ouvrit en même tems une autre propofition , qui parut d'abord auffi révoltante qu'elle la fit reconnoître fage & avantageufe lorsqu'elle l'eut rendue non - feulement plaufible mais prefqu'infailible , par les lumières fupérieures de fa prudence. Elle propofa de faire part au Duc de tou-

ce l'entreprise , & de le mettre par cette confiance dans la disposition de la favoriser. Quels avantages tiroit-il de ses engagements avec Edouard , qui ne pussent lui être offerts par un Prince qui aspirait à monter sur le même Trône ? C'étoit avec la Nation plutôt qu'avec le Roi , qu'il devoit chercher à bien vivre , & peu lui importoit par qui cet Etat seroit gouverné lorsqu'il seroit sûr d'en tirer la même utilité pour le sien. Mais la pénétration de la Reine alloit beaucoup plus loin. Elle se rappela que le Duc de Bretagne avoit des prétentions sur le Comté de Richemont , qui avoit été possédé autrefois par ses Ancêtres. La seule espérance d'y rentrer lui parut une amorce à laquelle il ne résisteroit pas. Elle soutint qu'il ne falloit pas faire difficulté de s'engager à cette restitution , & dans l'opinion qu'elle conçut de son propre avis , elle osa garantir que le Duc iroit jusqu'à fournir au jeune Comte de l'argent , des Troupes & des Vaisseaux.

La force de ses raisons ayant entraîné tout le Conseil , elle

jugea encore que les deux Comtes ne devoient point paroître dans cette négociation avant que le Duc se fût déclaré , & que Vignoles qu'elle crut propre à présenter ses dispositions n'eût découvert en lui tout le panchant qu'elle lui prévoyoit à profiter du trouble de ses voisins pour se fortifier ou pour s'agrandir. Elle voulut aussi que ce fût en son nom que Vignoles fît toutes ces ouvertures au Duc , & qu'il parût que ses motifs n'étoient qu'un reste d'intérêt qu'elle prenoit encore à la Maison de Lancastre , & qui étoit entretenu par les liaisons qu'elle conservoit toujours en Angleterre. Cette manière de rendre service au Comte de Richmond & de répondre à la confiance de sa mere satisfaisoit la générosité de Marguerite , sans la jeter dans des agitations trop tumultueuses qui ne pouvoient convenir désormais à son caractère ni à sa situation. Et si l'on en croit un de ses Historiens , ceux qui auroient pénétré le fond de son cœur auroient admiré qu'avec la tristesse profonde où elle étoit continuellement

plongée , elle fût capable encore d'être sensible à l'amitié.

Ses confeils eurent tout le succès qu'elle s'étoit promis de l'habilité de Vignoles. Le Duc de Bretagne s'engagea presque fans délibérer à foutenir l'entreprise du Comte , & la facilité qu'il eut à fe lier par les plus fortes promesses sembla marquer que fur quelque nouveau mécontentement qu'il avoit reçu d'Edouard , il ne respiroit que l'occasion de se vanger. Il regreta même que l'exécution fut remise à des tems incertains , & l'orsqu'en s'ouvrant davantage on lui eût appris que ce qu'il regardoit encore comme un simple projet de la Reine étoit déjà résolu de la part du Comte de Richemont & de tous ses Partisans , il se plaignit de la contrainte qui devoit lui faire dissimuler pendant quelque tems la satisfaction qu'il en ressentoit. Les suites de cette fameuse négociation , qui après de longues & dangereuses vicissitudes , aboutit enfin à placer le Comte de Richemont sur le Trône , sont étrangères au dessein de cet Ouvrage ; mais les Historiens qui en attri-

buent la gloire au Comte de Pembroke ont ignoré qu'ils la déroboient à la Reine.

Pendant que Vignoles s'employoit si heureusement à la Cour du Duc , & que le Comte de Richemont attendoit à Vannes le succès de sa commission , Jeffreys s'étoit fait une occupation plus douce auprès de Catherine Lée , dont il avoit distingué tout d'un coup le mérite & les charmes. Il avoit conçu pour elle une vive tendresse , & la Reine l'avoit vûe naître avec plaisir. C'étoit une occasion d'établir avantageusement une fille qui lui étoit chère. Elle n'attendit point que Jeffreys lui eut expliqué ses sentimens pour lui proposer un mariage qu'elle vouloit rendre avantageux pour lui-même par les bienfaits qu'elle d'estinoit à Catherine , & qui devoit servir d'ailleurs à guérir le jeune Lancastre des restes d'une folle passion. Jeffreys reçut les offres de la Reine avec des transports de reconnoissance. Catherine parut les accepter avec soumission. Lée seul , qui croyoit perdre par ce changement la haute fortune dont

le Comte de Richemont l'avoit flatté , s'affligea intérieurement du bonheur de sa fille , & se crut intéressé , pour sauver quelque chose de ses espérances , à donner avis au jeune Comte des desseins de la Reine.

Il en falloit bien moins pour désespérer un Amant. Le Comte oubliant toutes les précautions qu'il avoit gardées jusqu'alors, quitta Vannes avant que son oncle y fut retourné , & s'observa si peu dans les circonstances de son départ , que l'Ambassadeur d'Angleterre averti de sa fuite , en fit aussi-tôt ses plaintes au Duc & le mit dans un extrême embarras pour lui répondre. Cependant , après s'être excusé à ce Ministre d'un mal qu'il n'avoit pas dépendu de lui d'empêcher , il dépêcha secrètement à la Reine , pour se plaindre de l'imprudence du Comte & lui demander l'explication d'une démarche si opposée à toutes leurs conventions. Le jeune Prince étoit déjà au Château de Reculée , où ses reproches & ses agitations étoient aussi incommodes à Marguerite qu'à la fille de Léc. Cette Princesse feignant d'ignorer elle-

même ce qui l'avoit fait partir si brusquement de Vannes , le fit appeller dans la présence du Député , & le priant de répondre lui-même à la demande du Duc , elle espéra que son embarras & la honte de cette aventure deviendroient pour lui une leçon de modération & de prudence. Mais loin de se déconcerter , le Comte , emporté par la chaleur de la jeunesse & de l'amour , répondit agréablement au Député qu'il étoit amoureux , & que si le Duc croyoit avoir quelque reproche à lui faire , il en pouvoit lever aisément la cause en rendant plus sensible pour lui une personne sur laquelle il devoit avoir quelque autorité. Cette réponse produisit un effet des plus bizarres. Le Député , à qui le Duc n'avoit pu confier ses ordres sans faire quelque fond sur sa fidélité , marqua de l'empressement à la Reine pour se trouver seul avec elle , & reprenant le discours du Comte de la manière qu'il l'avoit conçu , il offrit à cette Princesse de pressentir l'esprit de son Maître sur l'inclination du jeune Prince , c'est-à-dire , de lui pro-

poser son mariage avec Anne de Bretagne sa fille , qui étoit digne du premier Trône du monde , & que le Duc , dans les dispositions où il étoit pour le Comte , accorderoit peut-être volontiers à l'héritier de l'Angleterre.

La Reine comprit tout d'un coup son erreur ; mais n'en trouvant point cette ouverture moins avantageuse pour le Comte de Richemont , & jugeant même par l'envie qu'elle voyoit au Député de se rendre nécessaire , qu'elle pouvoit lui abandonner la conduite d'un projet dont il étoit comme l'inventeur , elle évita dans sa réponse tout ce qui auroit été capable de le détromper. Il retourna vers son Maître , dans la prévention que le jeune Prince étoit amoureux de la Princesse de Bretagne , & qui n'étoit parti de Vannes que pour consulter la Reine sur les moyens de faire approuver sa tendresse au Duc. D'un autre côté , Marguerité qui s'étoit assez expliquée avec le Député pour augmenter son zèle , & pour se promettre quelque chose de cette négociation imprévûe , en tira deux avantages

qu'elle étendit encore par les soins de sa prudence : l'un , de faire consentir plus facilement le Comte au mariage de Catherine Lée , en lui inspirant des idées plus dignes de sa naissance & de ses prétentions ; l'autre, d'engager plus que jamais le Duc de Bretagne dans les intérêts du Comte , par l'opinion qu'il prit des sentimens de ce jeune Prince pour sa fille & pour lui.

Cependant , elle eut encore à vaincre bien des résistances & des plaintes , pour accoutumer le Comte à voir tranquillement le bonheur de Jeffreys. S'étant fait une étude de le rendre maître de lui-même , elle reconnut , dit l'Historien , qu'un cœur est plus difficile à gouverner qu'un Etat ; & vers la fin de ses jours , elle fit l'essai d'une prudence qui surpasse peut-être toutes les ruses de la politique. Ce fut le dernier service qu'elle rendit à l'Angleterre. En inspirant à ce Prince la force de surmonter une folle passion , elle le remplit de ces grands principes qui le rendirent pendant toute sa vie chaste & tempérant ; qualités qui jointes à celles qu'il

avoit reçues de la nature , en firent un des plus grands Rois qui ayent porté la Couronne d'Angleterre. Catherine Lée se ressentit plus avantageusement de son estime qu'elle n'auroit jamais fait de son amour. Outre les présens dont il prit plaisir à la combler , il s'engagea, si le Ciel secondoit ses espérances , à rendre un jour son sort digne d'envie ; & l'on voit dans l'Histoire de son règne , qu'il ne perdit pas le souvenir de cette promesse. Marguerite , qui avoit pris une vive affection pour cette belle fille , & qui n'avoit point d'héritiers assez proches ni assez avides pour s'opposer à ses bienfaits , lui donna la meilleure partie des restes de sa fortune , sans autre condition que de vivre auprès d'elle jusqu'à sa mort.

Cette loi étoit une nouvelle faveur ; mais Catherine n'en devoit pas jouir long-tems. Le mal qui avoit consumé insensiblement la Reine , touchoit au comble des parties intérieures où il avoit étendu depuis long-tems ses ravages , il se communiqua visiblement au-dehors. Son sang corrompu par tant de noires agitations devint comme un poi-

son , qui infecta toutes les parties qu'il devoit nourrir. Sa peau se sécha jusqu'à s'en aller en poussière. Son estomac se rétrécit , & ses yeux aussi creux que s'ils eussent été enfoncés avec violence , perdirent tout le feu qui avoit servi si long-tems d'interprète aux grands sentimens de son ame. Il lui en resta néanmoins toute la tendresse & toute la bonté jusqu'à son dernier soupir. Elle employa sa dernière heure à distribuer le peu de bien qui lui restoit , entre ses Domestiques ; & sa mort arriva le 25 d'Août 1482. au Château de Dampierre qui appartenoit à Vignolles , où l'on ne dit point par quel motif elle s'étoit fait conduire.

L'Histoire ne nous apprend point d'autres circonstances de sa mort , & Baudier (a) même , si fécond d'ailleurs en harangues & en réflexions , s'est abstenu comme par respect , de mêler ici les ornemens de son imagination au simple récit de la vérité.

(a) Il a écrit une *vie de Marguerite d'Anjou* , d'où j'ai tiré plusieurs choses. Mais il n'a pas connu les *Ecrivains Anglois*.

Il assure seulement , comme plusieurs autres Ecrivains , que la Reine mourut de douleur ; c'est-à-dire, qu'ayant languï dans une continuelle tristesse , elle succomba enfin à des impressions que le tems n'eut pas le pouvoir d'effacer , car douze ans qui s'étoient passés depuis la mort de Henri VI. & du Prince de Galles ne permettent point de regarder la siennne comme un de cès accès violens qui épuisent tout d'un coup les forces de la nature.

On trouve dans quelques Ecrivains que le Roi Edouard fut soupçonné de lui avoir fait donner du poison. Un autre en accuse le Duc de Gloucester. Ils ne pouvoient ignorer les liaisons avec l'héritier de la Maison de Lancastre , & tous deux avoient un intérêt presqu'égal à ravir à ce Prince un conseil & un appui si redoutable. Mais la vraisemblance ne réussit point sans preuves à se transformer en vérité. Je me figure même que j'ai découvert la source de cette fausse imputation dans une erreur qui m'a paru sensible. Ceux qui chargent Edouard ou le Duc de Gloucester d'avoir contribué à la

mort de la Reine , ajoutent qu'ils employèrent pour cet attentat un Médecin nommé *Bray* , qui feignant d'être passé en France pour s'instruire en voyageant , s'arrêta quelque tems en Anjou. Mais on trouve d'un autre côté qu'après la mort d'Edouard , & lorsque le Duc de Gloucester se fut élevé sur le Trône par le meurtre de ses Neveux , la Comtesse de Richemont , d'intelligence avec le Duc de Buckingham pour rappeler de Bretagne le jeune Lancaſtre & pour le marier avec la Princesse Elifabeth , fille ainée d'Edouard , ſe ſervit de Bray , ſon Médecin , dans les communications qu'elle eut avec la Reine , mere de cette Princesse. Un Uſurpateur ſoupçonneux pouvant s'irriter du moindre ombrage , la Comteſſe & le Duc firent choix d'un Miniſtre dont ils connoiſſoient également la fidélité & les lumières. Pourquoi multiplier ici les Médecins du même nom , & leur attribuer des commiſſions ſi différentes ? Il me ſemble fort naturel que la Comteſſe de Richemont , impatiente peut-être du retardement de Jeffreys , eût envoyé

Bray en Bretagne & en Anjou , pour se délivrer des inquiétudes qu'elle en pouvoit ressentir. Ainsi loin d'avoir servi d'instrument aux fureurs d'Edouard & de son frere , il n'auroit paru chez la Reine qu'à titre d'ami & pour contribuer à sa santé plutôt qu'à sa mort.

La perte d'une Reine si respectable par ses grandes qualités & si digne de compassion par ses infortunes , ne fut pleurée sincèrement que de ses Domestiques , & peut-être du jeune Comte de Richemont , qui sentit bientôt ce qu'il avoit à regretter dans son amitié & dans ses conseils. Edouard commença de ce jour à se croire bien affermi sur son Trône , quoiqu'il lui restât fort peu de tems pour en jouir. Il affecta néanmoins de donner des éloges à la mémoire de son Ennemie , & déclarant que toute sa haine étoit ensevelie avec elle , il donna une marque publique de cette réconciliation , en faisant transporter le corps du Roi Henri VI. de Chelsea dans l'Eglise de Westminster , où il lui fit élever un fort beau Monument. Son dessein étoit d'y rejoin-

dre les deux Epoux, & l'ordre fut envoyé à son Ambassadeur en France de demander le corps de Marguerite à Louis XI. mais l'exécution en fut interrompue par la nouvelle de sa mort. Louis s'imagina aussi-tôt qu'il ne restoit personne en Angleterre qui désirât fort impatiemment ce transport. Il parut fort indifférent lui-même aux dernières circonstances de la Reine, comme il avoit été peu sensible aux embarras où elle s'étoit quelquefois trouvée pendant sa vie. Le goût de ce Prince n'étoit pas pour le mérite héroïque. Dans le besoin continuel où il étoit d'argent pour les dépenses de la Guerre, il regardoit sa pension comme un fardeau. D'ailleurs, une mort qui mettoit le dernier sceau à la donation du Roi René ne pouvoit lui causer des regrets bien sincères. Aussi avoit-il négligé Marguerite jusqu'à la laisser quelquefois dans la nécessité de recourir pour vivre à la générosité de Vignoles. Elle étoit en Anjou sans aucune ombre de la Majesté Royale. quelques Anglois, qui s'étoient attachés à elle, composoient toute sa

Cour , & lui faisoient payer cher ce reste de grandeur , par la difficulté qu'elle avoit à l'entretenir. Cependant , au milieu de ses besoins , elle avoit sçu trouver dans son économie de quoi fournir à ceux du Comte de Richemont , ou de quoi suppléer du moins aux médiocres secours qu'il recevoit de la Comtesse sa mere. Elle se retranchoit encore tout ce qu'elle pouvoit dérober à la bien séance de son rang , pour suivre l'usage d'un siècle où la pieté consistoit particulièrement dans les libéralités qu'on faisoit aux Eglises & aux Monasteres. Son caractère néanmoins étoit si peu tourné à la superstition que dans tout le cours de son règne , on ne remarque point qu'elle ait affecté une seule de ces pratiques éclatantes dont les Souverains de son siècle ne se dispensoient pas plus que leurs Sujets , telles que les vœux, les Pélerinages , l'empressement outré pour les Reliques & pour les indulgences ; ni que l'exemple même d'Edouard , qui avoit quelquefois recours à cet artifice pour en imposer au Peuple , l'ait jamais engagé à se servir contre lui des mêmes armes. Si elle fit

quelqu'établissement en faveur de la Religion , ce fut dans des vûes dignes de son objet ; & la vanité qui porte ordinairement les Princes à ces fastueuses fondations , eut si peu de part aux siennes , qu'elle négligea même de s'en attribuer la gloire. Ainsi le Collège d'*Eaton* , qu'elle fonda près de Windsor, passa dès son origine pour l'Ouvrage du Roi son mari.

Quelques traits répandus dans divers Ecrivains n'ajouteront rien à l'idée qu'on a dû prendre de sa fermeté & de son courage. Cependant , quoique la difficulté de les rapporter à quelque tems fixe de sa vie me les ait fait omettre dans le cours de ma narration , je ne veux rien dérober à sa gloire. On raconte que dans la haine qu'elle porta long-tems au Comte de Warwick , ne l'ayant jamais assez connu pour l'estimer particulièrement , & sa prévention lui faisant trouver beaucoup de peine à se persuader ce qu'elle entendoit publier de son mérite , elle résolut de se procurer une occasion de le mettre tout à la fois à plusieurs sortes d'épreuves. On ne dit point si c'étoit pendant la Guerre

ou dans un intervalle de Paix. Ayant confié son dessein à quatre des plus braves Seigneurs de sa Cour elle fit dire au Comte que cinq Cavaliers , qui avoient des difficultés à terminer avec lui , souhaitoient de le voir dans un lieu qu'elle lui marquoit , & que pour ne lui donner aucune défiance de leur bonne foi , ils lui laissoient la liberté de se faire accompagner de quatre amis. Elle ne douta point que le Comte , dont toute la passion étoit pour les aventures extraordinaires , ne fût empressé de se trouver au rendez-vous. Mais elle y étoit la première , armée de toutes pièces , elle & ses quatre Confidens. Elle poussa au Comte , la visière baissée , & le prenant seul à l'écart , elle lui confessa son sexe , avec toutes les flatteries qui pouvoient lui persuader que c'étoit un emportement d'amour qui lui avoit fait prendre une voie si étrange pour se procurer son entretien. Après avoir éprouvé son esprit par ce badinage , elle parut attendre quelque chose de plus de sa galanterie , & cédant à la proposition qu'il lui fit de s'approcher d'un

Bois voisin , elle le conduisit au lieu où elle avoit posté dix hommes à pied , qui avoient reçu ses ordres. A peine fut-il entré dans le Bois , qu'il se trouva enveloppé de ces dix hommes , mais de manière néanmoins qu'étant à cheval , il auroit pu facilement s'échapper par la fuite. La Reine ayant poussé son cheval aussitôt , se mit derrière ses gens , qu'elle conjura d'une voix haute , de la vanger d'un téméraire. Elle jouit pendant quelques momens du plaisir de voir le Comte incertain ; mais soit que cette Comédie fut soutenue avec trop peu de vraisemblance , soit qu'il eut effectivement assez de résolution pour mépriser le péril , il parut si disposé à ne pas s'effrayer du nombre , que la Reine arrêta ses gens ; & sans cesser de se tenir le visage couvert , „ allez , ” Comte , lui dit-elle , vous êtes galant , vous êtes brave , mais vous manquez de prudence. ”

La même superstition , qui entraînoit les petits & les grands dans une infinité de pratiques aussi opposées à la raison qu'à la véritable piété , avoit donné beaucoup de crédit

dans ce siècle aux apparitions des
 Morts & aux sortilèges. Il y a quel-
 que lieu de douter si ceux qui exer-
 çoient alors la Magie étoient per-
 suadés eux-mêmes de la vérité de
 leurs opérations, ou si quelque su-
 périeurité d'esprit & de lumières les
 mettant en état d'abuser de la cré-
 dulité du Public, ils ne cherchoient
 qu'à le tromper par des impostures ;
 mais la crainte du mal qu'on les
 croyoit capables de causer, ou l'es-
 pérance des services qu'ils pou-
 voient rendre en faisoit des per-
 sonnages si importans qu'ils se trou-
 voient mêlés dans les plus grandes
 affaires. On a vû dans cette Histoire
 à quoi cette manie exposa la femme
 d'un Prince du Sang, oncle du Roi,
 & son premier Ministre. Le procès
 du Duc de Clarence m'auroit four-
 ni d'étranges détails, si je les avois
 crus dignes de tenir quelque rang
 dans une narration noble & sérieu-
 ses. Et le moindre panchant pour
 ces badines observations ne m'au-
 roit pas permis d'oublier le Duc de
 Glocester, frere, d'Edouard, qui
 après s'être lui-même exercé toute
 sa vie dans les plus noires pratiques,

accusa la Reine Elisabeth , Madame Shore & le Lord Hastings d'avoir employé le pouvoir de l'Enfer pour lui dessécher le bras. Il n'est pas surprenant que dans cette contagion générale de l'imagination , la Reine Marguerite ait eu quelque part à la même foiblesse ; mais ce ne fut jamais pour servir sa haine , ni pour en attendre ces horribles effets qui marquoient autant de malignité dans ceux qui osoient les espérer , que dans l'Enfer même à qui ils vouloient en avoir l'obligation. On rapporte seulement qu'au milieu de l'inquiétude où la jettoit continuellement la mauvaise santé de son mari , elle eut recours à un Moine nommé *Shav* , qui passoit pour être extrêmement versé dans ces infernales connoissances , & que lui ayant vû faire diverses opérations par lesquelles il prétendoit pénétrer le fort du Roi , elle fut si satisfaite de ses réponses , qu'elle lui demanda les mêmes éclaircissemens sur la destinée de son fils. Mais autant qu'il l'avoit flattée sur le compte de son mari , autant parut-il affecter de lui inspirer d'alarmes pour le Prince

de Galles , dont il lui représenta la vie comme un tissu perpétuel d'affreux malheurs. La Reine , qui s'étoit livrée volontiers à ce qu'elle avoit trouvé conforme à ses desirs , marqua moins de crédulité pour ce qui révoltoit si cruellement sa tendresse ; elle ne s'en tint point à l'autorité de son Oracle , & voulant sçavoir quelle liaison il y avoit entre le sort de son fils & les moyens par lesquels on prétendoit le connoître , ou sur quel fondement on s'attribuoit des lumières si extraordinaires , ses questions mirent le Moine dans un si grand embarras , qu'elle n'eut point de peine à démêler l'imposture. Sans le faire punir , elle le renvoya avec assez de mépris pour lui ôter la pensée que ses prédictions eussent fait la moindre impression sur elle , & dans la suite elle affecta de ne pas marquer plus d'estime pour ceux qui exerçoient le même Art. Quelques-uns prétendent néanmoins qu'il entroit plus de politique que de véritable persuasion dans cette conduite , & donnent pour preuve de l'impres-

sion qui lui demeura de son aventure la timidité qu'elle marqua dans toutes les occasions où la vie du Prince lui parut menacée de quelque danger. Mais au milieu de tant de révolutions , & sans cesse à la veille de quelque nouvelle disgrâce , la tendresse d'une mere pouvoit-elle être un moment sans allarmes ?

On ignore dans quel lieu le corps du Prince de Galles fut transporté après la Bataille de Teukelsburi. Un Historien assûre qu'il fut enterré dans une Abbaye voisine , mais sans la nommer. Cependant il est certain par divers témoignages , que pendant près de sept ans que la Reine passa en France jusqu'à sa mort , elle envoya chaque année un de ses gens en Angleterre , pour rendre à ce Prince & à son Mari les devoirs de sa tendresse & de sa piété sur leur Tombeau. On s'étonna qu'Edouard , en déposant les Cendres de Henri dans l'Eglise de Westminster , parut oublier celles du Prince son fils , & l'on ne put s'en imaginer d'autre raison que l'espérance qu'il avoit de justifier le
barbare

barbare traitement qu'il avoit fait à ce Prince , en affectant de ne le pas reconnoître pour le fils de Henri. J'ai fait remarquer que le Duc d'Yorck , Pere d'Edouard , & tous les Partisans de sa maison , avoient accusé hautement la Reine de l'avoir eu du premier Duc de Somerset. Mais si ce fut le motif d'Edouard pour lui refuser la sépulture entre les Princes de la Maison Royale des Plantagenets , il faut admirer la Justice du Ciel , qui permit que sa Naissance lui fut contestée à lui-même par ses propres freres , & que le Duc de Glocester abusât ensuite de ce prétexte pour arracher barbarement la vie & la Couronne à ses deux Fils. Entre les Articles qui avoient fait condamner le Duc de Clarence au supplice , on lui avoit reproché ,
 " d'avoir avancé que le Roi n'étoit
 " pas fils du Duc d'Yorck , mais
 " d'un autre homme , que la Du-
 " chesse leur Mere avoit reçu dans
 " son lit. " La mort d'Edouard , ayant suivi de fort près celle de Marguerite , le Duc de Glocester ne trouva point de moyen plus sûr pour usurper la Couronne , que de

renouveler cette accusation , & de charger ouvertement sa Mere du crime d'adultère.

Ainsi la vengeance de Marguerite , dont la Providence s'étoit réservé le soin , commença bientôt après sa mort , pour continuer jusqu'à l'extirpation entière de tous ses Ennemis & ses Persecuteurs. Le Duc de Gloucester en fut d'abord l'instrument , & la commença par des coups terribles. Le Roi son frere étant mort , soit du poison qu'il lui avoit fait prendre , soit , comme d'autres Historiens l'ont rapporté , d'une débauche de table qui épuisa subitement ses forces , il ne tarda point à se défaire de tout ce qu'il lui connoissoit de Serviteurs fidèles & par conséquent d'Ennemis de la Maison de Lancastre & de la Reine. Quoique ce détail n'appartienne point nécessairement à cette Histoire , il peut s'y lier sans violence par le raport que plusieurs de ces malheureuses victimes ont eu aux principales disgraces de la Reine. On s'intéresse dans une vie particulière , à tous les Personnages qu'on a vus sur la scène ; & quelque sorte d'im-

pression qu'ils ayent fait naître , la curiosité n'est pas satisfaite , s'il manque quelque chose à la connoissance de leur sort.

Le Lord Hastings , par exemple , l'un des principaux soutiens d'Edouard , le Ministre aussi-bien que le Conseiller de ses plus sanglantes entreprises , & , ce qui doit redoubler l'intérêt , l'un des Meurtriers du Prince de Galles , semble être ici comptable , si l'on me permet cette expression , des dernières circonstances de sa fortune & de sa vie. Le service qu'il avoit rendu à la Reine , & les liaisons de tendresse qu'il avoit avec Madame Shore , n'empêcherent point qu'il ne demeurât constamment fidèle à Edouard. Il Jura la même fidélité aux Enfans de ce Prince , dont l'ainé fut reconnu d'abord pour l'Héritier de la Couronne , sous le nom d'Edouard V. Loin de se défier des vûes du Duc de Gloucester , Hastings s'unit à lui pour éloigner des affaires la Reine Veuve d'Edouard , qu'il haïssoit : & n'ayant pas peu contribué à faire déclarer le Duc , Régent & Protecteur du Royaume , il sem-

bloit se borner désormais à la possession de Madame Shore , qu'il entretenoit ouvertement après la mort du Roi. Cependant le Duc à qui il tar-
doit de se voir sur le Trône , & qui sentoît de quelle nécessité il étoit pour lui , ou de s'attacher un Homme si redoutable , ou de le perdre , le fit pressentir sur son dessein par un de ses meilleurs Amis. L'ayant trouvé inébranlable dans son devoir , il ne pensa plus qu'à s'en délivrer. Je ne ferai que traduire le recit de cette exécution , qui est intéressante dans toutes ses circonstances.

Le Duc fit assembler le Conseil à la Tour , sous prétexte de régler la cérémonie du Couronnement du Roi. Il s'y rendit à neuf heures du matin , avec une contenance gaie , & caressant tout le monde d'un air aussi libre que s'il n'eut point été troublé par le moindre embarras. Il sortit après y avoir demeuré quelques momens , & il pria les Seigneurs du Conseil de continuer leurs délibérations dans son absence. Environ une heure après , il revint avec un visage tout différent , fronçant le sourcil , se mordant les le-

vres , & donnant mille marques d'une violente agitation. Il demeura quelque tems sans parler , & rompant enfin le silence ; Mylords , dit-il brusquement à l'Assemblée , comment croiriez - vous devoir traiter des gens qui auroient conspiré contre ma vie ? On fut quelque tems sans répondre , comme si la crainte eut glacé tous les Assistans ; mais le Lord Hastings prenant la parole , dit que ceux qui s'étoient rendus coupables d'un si grand crime méritoient , quels qu'ils fussent, d'être punis comme des Traîtres. C'est , reprit le Duc , *ma Sorciere* de Belle - sœur , avec ses Complices. Cette déclaration fut comme un coup de foudre pour quelques Membres du Conseil , qui avoient toujours été attachés à la Reine , & qui craignoient d'être enveloppés dans la haine du Duc ; mais Hastings , qui étoit connu pour l'Ennemi particulier de cette Princesse , ne pouvoit être soupçonné d'avoir la moindre communication avec elle. Le Protecteur retroussa la manche de son habit , & faisant voir au Conseil son bras gauche , qui étoit

entièrement desséché ; ” Voyez , s’é-
 ” cria-t-il avec une extrême émo-
 ” tion , ce que cette Sorcière , & la
 malheureuse Shore , ont fait par
 ” leurs sortilèges. Elles m’ont ren-
 du le bras tel que vous le voyez ,
 ” & si leur infâme complot n’eût
 ” point été découvert par la pro-
 ” tection du Ciel , elles auroient
 ” bientôt réduit tout mon corps
 ” au même état. ” Toute l’As-
 semblée , qui n’ignoroit pas que le
 bras du Duc étoit desséché depuis
 long-tems , demeura dans une ex-
 trême surprise. On sçavoit d’ail-
 leurs que la Reine avoit beaucoup
 d’aversion pour Madame Shore , &
 quand elle auroit pû former l’en-
 treprise dont on l’accusoit , il n’é-
 toit pas vraisemblable qu’elle eût
 choisi cette Confidente. Hastings ,
 vivement ému pour l’intérêt de sa
 Maîtresse , répondit avec quelques
 marques de doute , que si elle avoit
 été capable d’une action si noire
 elle méritoit sans doute une sévère
 punition. ” Quoi ! reprit le Prote-
 ” ctteur avec un nouvel emporte-
 ” ment , vous me répondez par des
 ” si , comme si j’avois moi-même in-

" vente cette accusation ? Je sou-
 " tiens qu'elles ont conspiré ma mort,
 " & que vous êtes vous-même leur
 " complice. " En finissant ce terrible
 discours , il frappa deux fois du
 poing sur la table , & sur le champ
 on vit entrer dans la salle uné Troupe
 de gens armés. Alors le Duc
 s'adressant au Lord Hastings , lui
 dit : " Je t'arrête pour crime de
 " haute trahison. Qui , - moi , My-
 " lord , répondit Hastings ? " Oui ,
 toi , Traître , répliqua le Protecteur ;
 & faisant signe à ses gens de se fai-
 sir de lui , à peine lui donna-t-il le
 tems de se confesser au premier Prê-
 tre qui se rencontra. Il n'accorda pas
 un plus long intervalle pour lui dres-
 ser un échaffaut. L'ayant fait mettre
 sur un poutre qui se trouva dans la
 Place de la Tour , il ordonna qu'on
 lui abbatit la tête en sa présence.

Hastings étoit le Chef d'une des
 meilleures Maisons d'Angleterre. Il
 étoit brave , prudent , fidèle. Mais il
 avoit dans le fond du caractère une
 férocité qui le rendoit terrible à ses
 amis mêmes , & qui ne l'auroit pas
 fait choisir à un homme vertueux pour
 le défenseur d'une bonne cause.

Le Comte de Rivers , frere de la Reine Elizabeth , & le Lord Gray , l'un des enfans de son premier mariage , furent décapités sous divers prétextes. Cette Princesse à qui l'Histoire ne reproche point d'autre crime que le fruit qu'elle avoit tiré des violences de son Parti , se ressentit aussi de la vengeance du Ciel , non seulement par la douleur qu'elle eut de voir arracher de ses bras les deux Princes ses fils , & d'apprendre bientôt qu'ils avoient été égorgés à la Tour , mais par les infortunes personnelles dont elle fut accablée pendant le reste de ses jours. S'étant réfugiée à l'Abbaye de Westminster aussitôt que le Duc se fût saisi du jeune Roi , l'Archevêque d'Yorck , qui la suivit dans cet azile , la trouva dans un état digne de compassion , assise sur le plancher , déplorant son sort & celui de ses enfans , enfin commençant un cours de douleur , qui ne devoit finir qu'avec sa vie. Le Duc de Gloucester étant Maître des deux Princes donna ordre à Brakenbury Gouverneur de la Tour de le délivrer de ces deux foibles Concurrrens ; mais

cet Officier , quoique dévoué à son service , n'ayant pû se résoudre à une action si barbare , il lui envoya un ordre signé de sa main , de remettre au Porteur , pour une nuit seulement , les Clefs & le Gouvernement de la Tour. Brakenbury n'ayant pû refuser d'obéir , Tyrrel , qui étoit le Ministre choisi , fit entrer le soir ses Suppôts à la Tour ; & la nuit suivante , pendant que tout le monde étoit livré au sommeil , il tua les deux jeunes Princes dans leur lit , & les fit enterrer sous un petit Escalier. En 1674 , un jour qu'on faisoit quelque réparation à cet appartement de la Tour , on trouva des os d'enfans , qu'on prit pour ceux d'Edouard V. & du Duc d'Yorck ; & dans cette supposition , Charles II , qui régnoit alors , les fit placer dans une Urne de Marbre entre les Tombeaux de Westminster. On pourroit s'imaginer qu'Elisabeth fut consolée d'un malheur si cruel par la fortune de sa fille aînée , qui monta sur le Trône en épousant le Comte de Richemont ; mais elle eut si peu de part à cette heureuse révolution , qu'elle fut

renfermée peu après dans le Monastère de *Bermunhsey* , qui lui servit de Prison jusqu'à la fin de ses jours.

La soif du sang ne fit que redoubler dans le Duc de Gloucester après la mort de ses Neveux. Comme il se croyoit intéressé à se défaire successivement de toutes les Créatures de son frere , ses coups sembloient toujours dirigés par le Ciel sur les destructeurs de la Maison de Lancastre. La Duchesse d'Excester , cette femme cruelle , qui avoit traité si durement son Mari , & qu'on ne soupçonnoit pas sans raison d'avoir contribué à sa mort , n'échappa point aux fureurs de son frere. Thomas de *S. Leger* , qu'une passion déréglée lui avoit fait épouser après sa séparation , périt à ses yeux par la main d'un Bourreau ; & si la considération de son sexe la sauva du supplice , elle se vit réduite à une situation si misérable qu'elle prit le parti de se retirer volontairement dans un Couvent. Bientôt la barbarie du Duc , excitée par de nouvelles terreurs , prit une carrière plus vaste pour se satisfaire. Il créa Vice-Connétable un Chevalier nommé *Ash-*

ton , dont il connoissoit le caractère aussi sanguinaire que le sien , & l'ayant revêtu d'un pouvoir si étendu qu'il pouvoit juger sans appel , & faire exécuter sur le champ tous ceux qui lui paroïtroient suspects de quelque mauvaise intention contre le Gouvernement , il l'envoya dans plusieurs Provinces , avec des ordres secrets de proscription qui couterent la vie à quantité d'illustres Malheureux. Les Historiens racontent qu'Ashton ayant résolu la perte d'un Gentilhomme des plus distingués du Comté de Devon , alla descendre chez lui , comme s'il n'eut pensé qu'à prendre quelque rafraîchissement dans sa route. La terreur , que le seul bruit de sa commission faisoit marcher devant lui , avoit disposé tout le monde à le recevoir avec autant de respect que la personne même du Roi. Le Gentilhomme n'épargna rien pour le bien traiter , & ne se défiant de rien il s'efforça de lui marquer par ses caresses qu'il regardoit sa visite comme une faveur. Après le dîner , qui avoit été somptueux , Ashton lui proposa de faire un tour de promenade aux

environs. Il avoit donné à ses Gens des ordres qu'ils avoient eu le tems d'exécuter. Un Gibet fort élevé , qui se trouva dressé à peu de distance de la Maison , paroissant causer quelque surprise à son Hôte, il lui demanda s'il croyoit pouvoir deviner au supplice de qui il étoit destiné. Le Gentilhomme ayant répondu simplement qu'il l'ignoroit ; c'est pour vous , reprit Ashton , & sur le champ il l'y fit prendre par ses Satellites. Ce seroit m'écarter de mon dessein que de m'arrêter trop long - tems à ces funestes exécutions.

Mais je ne sçais quel nom je dois donner à la triste fin d'une malheureuse Princesse , qui n'a dû paroître ni assez coupable pour avoir mérité son châtiment , ni assez innocente pour inspirer ici autant de compassion qu'on n'auroit pû lui en refuser dans d'autres circonstances. Je parle d'Anne Nevill , Veuve du Prince de Galles , fils de Henri & de Marguerite , & mariée , comme on ne peut l'avoir oublié , au meurtrier de son Mari , au destructeur d'une malheureuse Maison qui étoit deve-

nue la sienne , enfin au Prince cruel dont je raconte ici les fureurs. Il n'avoit jamais eu pour elle assez de considération pour faire bien juger du motif qui l'avoit porté à l'épouser. Cependant en usurpant le Trône , sous le nom de Richard III , il l'avoit fait couronner avec lui , & la satisfaction de se voir Reine la consolait sans doute de mille infortunes qui l'avoient conduite à une si heureuse fin. Mais il tomba dans l'esprit à l'Usurpateur que pour affermir sa puissance , il lui manquoit d'avoir épousé la Princesse Elizabeth , fille & héritière du feu Roi son frère , & ce fut assez pour lui faire naître le dessein d'ôter la vie à sa femme. Il n'auroit pas eu besoin d'employer le poison , si la dureté des traitemens & des discours avoit suffi. Mais n'ayant pû réussir par ses mépris qu'à la jeter dans une langueur qui ne lui permettoit pas une mort plus prompte , il prit enfin le parti de l'empoisonner. Ce fut le moins heureux de ses crimes. Elizabeth rejetta la Couronne avec horreur , lorsqu'elle lui fut présentée d'une main si détestable. N'ayant

qu'un fils , qu'il avoit déjà créé Prince de Galles , il eut le chagrin de le voir mourir d'une maladie précipitée , & pendant le reste de son règne , qui ne dura qu'environ deux ans , il s'efforça envain de faire surmonter ses répugnances à la fille d'Edouard.

Mais tant de punitions éclatantes n'auroient point assez justifié la Providence , si celui qu'elle avoit choisi pour l'exécution de ses vengeances , & qui n'avoit fait que multiplier ses propres crimes , en servant de Ministre à la Justice du Ciel , étoit échappé lui même à l'Arrêt sanglant qui sembloit être porté contre tous les persécuteurs de Henri & de Marguerite. Il s'étoit rendu tranquille à force de répandre du sang , & lorsqu'après avoir découvert les projets du Duc de Buckingham en faveur du Comte de Richemont , il crut en avoir coupé le cours par le supplice du Duc , il commençoit à se flater que ses Ennemis manquant désormais de hardiesse ou de forces , il ne lui restoit qu'à jouir du plaisir de les voir abbatus. Cependant le Comte de Richemont , dont les es-

pérances augmentoient tous les jours , par les intrigues de la Comtesse sa Mere , & de la Veuve même d'Edouard , dont on étoit convenu qu'il épouserait la Fille ainée en montant sur le Trône , fit sa descende dans le País de Galles , avec plus de bonheur que celle qu'il avoit déjà tentée sur la Côte de Cornouailles , & qui avoit coûté la vie au Duc de Buckingham. Cette partie de l'Angleterre étant remplie de ses Partisans , il se vit bientôt à la tête d'une Armée nombreuse , avec laquelle il s'avança jusqu'au centre du Royaume. Stanley , qui avoit épousé sa Mere , ne balançoit point à se déclarer pour lui , au risque de voir massacrer son fils unique , que l'Usurpateur avoit retenu pour Garant de sa fidélité. L'ordre en fut donné , & ce fut le dernier crime de Richard ; car les coups furieux par lesquels il signala son désespoir à la Bataille de Bosworth qui suivit immédiatement , & la multitude d'Ennemis qu'il tua de sa propre main , ne peuvent donner d'ailleurs qu'une haute idée de courage. S'il y eut joint autant de conduite , c'étoit fait peut-être de

toutes les espérances du Comte de Richemont , & de sa vie même , qui fut attaquée avec une obstination incroyable par ce terrible Ennemi. Richard ayant apperçû le comte se jetta au travers de la mêlée pour le joindre. Envain plusieurs Seigneurs tenterent successivement d'arrêter son impétuosité. Après en avoir renversé un grand nombre , il tua le Chevalier Brandon qui portoit l'Etendard du Comte , & qui s'étoit mis devant lui pour le couvrir. Le Chevalier Chesney ayant pris la place de Brandon fut renversé aussi-tôt d'un coup de Lance. On ne reproche point au Comte de Richemont d'avoir évité le combat ; mais dans le moment que les deux Rivaux alloient décider eux-mêmes leur querelle , le Lord Stanley qui cherchoit à mériter par un service important l'oubli de tous les maux qu'il avoit causés à la Maison de Lancastre , prit l'Armée de Richard en flanc & poussa si impétueusement son attaque qu'il la mit dans un désordre qui ne put être réparé. La confusion que ce mouvement produisit tout d'un coup sépara malgré eux les

deux Princes ; & Richard , qui se crut trop certain de sa défaite , ne pouvant se résoudre ni à fuir ni à courir le risque de tomber entre les mains du Vainqueur , se jetta avec un cri terrible au milieu de ses Ennemis , où il trouva bientôt la mort qu'il paroïssoit chercher.

Il s'étoit fait donner sa Couronne en s'armant pour le combat , dans le seul dessein d'être mieux reconnu & de faire souvenir ses Troupes qu'elles combattoient pour lui. Elle fut trouvée par un soldat , qui la remit à Stanlay , & ce Seigneur ayant aussitôt joint le Comte de Richmond la lui posa sur la tête , en le félicitant de sa Victoire , & en lui donnant le titre de Roi. „ Le corps
 „ de l'Usurpateur fut trouvé parmi
 „ les Morts , nud , ensanglanté &
 „ couvert de boüe.” Dans cet état on le mit de travers sur un cheval , la tête pendant d'un côté , & les pieds de l'autre , pour être porté à Leicester , où il fut enterré sans la moindre cérémonie , après avoir servi pendant deux jours de spectacle au Peuple.

Asthor & Catersby , les deux plus fidèles Ministres de ses injusti-

ces & de ses cruautés , furent faits Prisonniers , par une espece de confirmation du soin de la Providence à ne pas laisser échapper le moindre reste des Ennemis de Marguerite. Ils furent exécutés deux jours après , sans que le nouveau Roi parût avoir plus de raisons pour les traiter avec cette rigueur que pour épargner une infinité d'autres Prisonniers à qui il prit le parti de faire grace. Et l'aveu que Catersby fit en mourant ne marque pas moins combien la protection du Ciel étoit déclarée pour le Restaurateur de la Maison de Lancastre. Ce Perfide , qui n'avoit mérité la confiance de Richard que pour avoir trahi les plus honnêtes gens de l'Etat , avoit demandé instamment , dans le court intervalle qu'il y eut jusqu'à son supplice , la liberté d'entretenir un moment le Comte de Richemont , sous prétexte qu'ayant été chargé pendant quelque tems de l'administration du Royaume , il avoit des communications importantes à faire au nouveau Roi. Ceux qui avoient jugé le plus favorablement de son dessein , l'avoient regardé comme

une ruse , qui pouvoit servir à lui faire obtenir la vie ; & le Comte en rejettant ses offres , s'étoit contenté de répondre , qu'il ne vouloit pas d'une verité qui seroit venue à lui par un Canal si impur. Mais lorsque Catersby fut asûré , par cette réponse , qu'il ne lui restoit aucun espoir à la clémence du Vainqueur , il tira un Poignard , qu'il avoit trouvé le moien de cacher adroitement dans ses habits ; & les jettant par terre avec un furieux dépit ; „ Qu'il remercie la fortune , dit-il , en parlant du Comte , de l'avoir servi jusqu'à la fin ; car s'il m'eut accordé ce que je lui demandois , son supplice auroit précédé le mien ”

Mais cette prompte & sévère vengeance , qui enveloppa successivement tous les Ennemis de Marguerite , n'étoit plus , comme je l'ai remarqué plusieurs fois , qu'une espèce de reparation que la Justice du Ciel faisoit à la mémoire de cette grande Reine , ou une justification éclatante que la Providence croyoit se devoir à elle même. Marguerite reposoit déjà dans le Tombeau de ses Peres ; & quand elle auroit été te-

moins du chatiment de ses Persecuteurs, les sentimens de Religion dont elle s'étoit remplie pendant les dernières années de sa vie, ne lui auroient fait voir dans ces terribles catastrophes que des exemples de la misère humaine, qui dans un cœur guéri de toutes les passions auroient produit infailliblement plus de pitié que de joie. Le Roi René, pendant le séjour qu'il avoit fait en Anjou, s'étoit fait construire dans l'Eglise Cathédrale d'Angers un Tombeau de Marbre, où son Corps avoit été apporté de Provence. Sa fille y fut placée près de lui, & leurs cendres se conservent encore dans ce Monument.

Les soins que j'ai pris pour me procurer d'autres instructions sur les dernières années de la Reine, & sur les circonstances de sa demeure en Anjou, m'ont apporté peu de lumières. On ne trouve dans les Anglois que les détails Historiques que j'y ai recueillis, & qui regardent moins la vie particulière de Marguerite que leurs propres affaires. Angers & Saumur, où j'espérois découvrir quelques traces d'un tems qui n'est pas fort éloigné, ne m'ont pas

même fourni des éclaircissemens certains sur la demeure habituelle de la Reine. Cependant si l'on joint à diverses raisons qu'on a dû remarquer dans la dernière Partie de cet Ouvrage , quelques recherches d'ont j'ai l'obligation à la politesse & aux bons offices de M. *du Tronchay* , Sennéchal & Lieutenant Général de la Sénéchaussée de Saumur , on se persuadera comme moi qu'elle demeurait au Château de *Reculée* dans le voisinage d'Angers. Le Roi son pere avoit acheté cette Terre de *Pierre d'Aillon* , le 10. Juin 1467 , pour la somme de 213 livres 15 sols. Il y avoit fait bâtir une espèce d'Hermitage sur la Rivière de Mayenne , où il alloit prendre quelquefois le plaisir de la Pêche. Dans les vûes qui avoient conduit Marguerite en Anjou , il paroît naturel qu'elle eût choisi pour retraite un lieu consacré par les innocentes occupations de son Pere , & dont la seule description convient au goût que ses malheurs lui avoient inspiré pour le repos de la solitude. L'état où le Château de *Reculée* est aujourd'hui n'empêche pas de croire qu'il n'ait

pû faire une meilleure figure au quinzième siècle. Il se trouve changé en Cabaret, sous l'Enseigne *du Roi des Gardons* ; mais suivant le Mémoire de M. du Tronchay, il y reste encore quelques Peintures de René. Enfin ce n'est pas le mauvais état du Château qu'il faut faire valoir, pour nous persuader que Marguerite ne pouvoit l'habiter, puisqu'il est certain qu'elle y reçût les Ministres de Louis XI., qui vinrent lui demander une nouvelle confirmation du Testament de son pere. L'Hermitage du Roi René est aujourd'hui un Couvent de Capucins.

Le Château de Dampierre où Marguerite mourut, appartenoit à François de la Vignole sieur de *Morains*, que j'ai nommé mal à propos *de Vignole*, après quelques Ecrivains Anglois. Il possédoit dans cette Paroisse les Fiefs de *Morains & du Parois*, au premier desquels la Seigneurie est attachée. Les restes du Château de Dampierre consistent dans quelques Mazures, où l'on distingue encore les Armoiries des Ducs d'Anjou, qui en étoient apparemment les premiers Seigneurs.

On ignore quel Emploi la Vignole occupoit dans la maison du Roi René ; mais la confiance qui porta ce Prince à le charger en mourant du soin de sa fille , doit faire prendre une haute opinion de son mérite & de son rang. Il n'est pas surprenant que Marguerite vécût assez familièrement avec un homme de ce caractère , pour s'être fait traiter chez lui de la maladie qui la mit au Tombeau.

Le Portrait de cette Princesse se trouve dans un *Vitrail* de l'Eglise des Cordeliers d'Angers ; distingue apparemment par son nom ou par ses armes , puisqu'on ne me marque point sur quel témoignage on croit que c'est elle qu'il représente. Dom Bernard de Mont-Faucon l'a fait graver dans ses *Monumens de la Monarchie Française* ; & l'on y reconnoit cette beauté qui fit l'admiration de son siècle. Mais tant de vertus héroïques , dont j'ai renouvelé la mémoire , doivent être pour MARGUERITE D'ANJOU une recommandation bien plus glorieuse aux yeux de la Postérité.

*Fin de la quatrième & dernière
Partie.*

AO1175209







BICL
Vol

D